

Droit et Liberté

HEBDOMADAIRE FONDE DANS LA CLANDESTINITE

Nouvelle série N° 23 (91)

1^{er} MARS 1949

Prix : 25 fr.

Ceci s'est passé le 15 février 1949 !

M. Kurt Kunstlich, est amené par l'inspecteur Vernon au Bois de Boulogne. Comme Kunstlich s'indigne d'être tutoyé, il reçoit des coups sur la face, l'œil et le nez, tandis que l'inspecteur Vernon lui dit : « Petit juif roumain, tu parles à un aryen ».

Nous voudrions savoir quelles sont les sanctions qui ont été prises contre le policier Vernon, matricule 1.289.

Fidèles au serment

QUE Dieu garde l'homme d'essayer toute chose à quoi il serait capable de s'habituer », dit un vieux proverbe. Philosophie de persécutés qui se résignent à subir un sort injuste. Mais aussi philosophie des généraux, des diplomates et des brasseurs d'affaires qui, songeant à une nouvelle agression, se disent sans doute : Il faut habituer les peuples à l'idée de la guerre, ce qui évitera les inconvénients d'une longue préparation morale. C'est ainsi que le ministre turc Sadac, interprétant fidèlement la pensée de ses grands maîtres, déclare : « Paix lointaine, incertaine, guerre lointaine, mais certaine ».

On frémit devant une telle froideur, un tel cynisme. Ces gens voudraient nous faire accroire que la guerre et l'antisémitisme sont inévitables, que nous n'y pouvons rien, que nous devons en prendre l'habitude.

Un Bardèche a le triste courage, en 1949, de faire l'éloge du nazisme et de glorifier le massacre de 6 millions de Juifs dans les chambres à gaz et les fours crématoires, parce qu'il se sent soudainement partenaire dans une nouvelle alliance. Qu'une dizaine de nouveaux journaux antisémites paraissent en France, cela n'est pas dû au hasard : il leur fallait ce terrain de préparation à la guerre pour faire pousser leurs champignons vénéreux.

Si le monde frémit, les chancelleries et les états-majors, des deux côtés de l'Atlantique et tout autour de la Méditerranée, ne frémissent pas. Ils préparent la guerre minutieusement. Ils en élaborent les plans. C'est en vue de la guerre que l'Allemagne occidentale, avec ses nazis, est devenue une alliée, que les bourreaux cessent d'être considérés comme criminels, que l'agitation antisémite est entretenue, développée, renouvelée.

Ils sous-estiment cependant le fait capital que les peuples ont pris dans la dernière guerre une autre habitude : celle de résister.

LES Juifs ont appris la résistance aux côtés des autres. Récemment encore, en mettant en déroute l'agresseur britannique et ses mercenaires, ceux d'Israël n'ont-ils pas prouvé qu'ils entendent ne point oublier la leçon.

Aujourd'hui, suivant l'exemple de l'ensemble des forces démocratiques dans le pays, plus de cinquante organisations juives de France se sont unies pour jeter les bases d'un grand *Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix*. La constitution de ce mouvement sera chaleureusement soutenue par tous les hommes qui veulent la paix et qui désirent vivre dans la dignité.

Jamais les rescapés des camps de la mort ne se mêleront à leurs bourreaux. Ils resteront fidèles au serment donné, à la mémoire de 6 millions de leurs frères fusillés, tués au champ de bataille, exterminés dans les chambres à gaz et les fours crématoires.

Il appartient à ce mouvement de mener l'offensive sur les plans judiciaire, politique, idéologique, contre les appels au meurtre et contre la persécution raciale. Il appartient à ce mouvement d'œuvrer au rassemblement de tous les hommes libres, qui ne demandent qu'à mener le combat pour la paix, sans distinction d'opinion.

Les moyens d'action sont des plus divers : constitution de comités locaux de vigilance, citation devant les tribunaux des perturbateurs antisémites, poursuites contre la presse d'excitation, jusqu'à sa complète disparition. Nous avons la certitude que cette action, menée dans l'esprit de l'unité, sera efficace.

On ne peut que se réjouir de cette initiative, et *Droit et Liberté* se fera un devoir d'ouvrir ses colonnes à ce mouvement, de l'aider à préparer son congrès, de travailler à la réussite de sa grande tâche.

M. VILNER



Dans ce numéro :

LE NOIR ET LE BLANC

par Gabriel d'ARBOUSSIER

Ce n'est pas Krupp qui a été pendu

par J.-A. BASS

LE BLÉ DE WROCLAW

par Roger PAYET-BURIN

LE TALMUDISTE RACHI

par Joseph MILLNER

DROIT ET LIBERTÉ chez les antisémites

AU FOND DU PUIT

DE DROLES DE LOIS !

Hier soir, j'ai reçu une visite : une fort jolie femme, blonde, très élégante dans sa cape de renard argenté, extrêmement parfumée. Elle fumait des « Lucky Strike » tout au bout d'un interminable fume-cigarette en or massif. Elle ne m'en a d'ailleurs pas offert.

— Je suis la propriétaire de votre appartement, m'a-t-elle dit en s'installant ; je suis venue vous voir pour vous prévenir de mon intention de le reprendre dans les plus brefs délais pour venir l'habiter avec ma famille.

Or, je savais que son mari était condamné aux travaux forcés à perpétuité pour avoir dénoncé des résistants à la Gestapo, et que son fils « tirait » vingt ans de la même peine pour s'être battu sur le front russe dans les Waffen S.S. ! Cette belle famille avait profité de l'occupation pour acheter l'appartement dont j'étais le locataire avant la guerre. Et, à la Libération, en obtenant de me réinstaller chez moi, j'étais devenu le locataire des kollabos qui, à l'époque, s'étaient bien gardés de trop protester contre ma réintégration...

Mais aujourd'hui, la femme semblait avoir changé d'état d'esprit :

— Alors, quand pensez-vous pouvoir vider les lieux ?

Je protestai :
— Mais je n'ai pas du tout l'intention de partir ! Du reste, cela n'est pas la peine d'essayer de me faire peur : si vous voulez plaider, vous n'obtiendrez jamais d'un tribunal qu'il m'expulse avec femme et enfants pour vous permettre d'occuper seule cet appartement de quatre pièces ! Car, permettez-moi de vous le rappeler, votre mari et votre fils sont encore au bagne pour un bon bout de temps...

Elle eut un petit rire méprisant :

— Allons, allons, ne faites pas l'enfant : ils ont déjà bénéficié (Dieu merci, il y a encore des Français dignes de ce nom au ministère de la Justice !) d'une large remise de peine. Et maintenant, grâce à la loi d'amnistie qu'est en train de préparer le nouveau ministre de la Justice, ils seront certainement libérés d'ici quelques mois. C'est pour m'installer avec eux que je veux mon appartement : alors, quand partez-vous ?

Je réagis violemment :

— Je vous répète qu'il n'est pas question que je parte !

— Alors, je vous ferai expulser !

— Vous ne l'obtiendrez pas.

— Mais si, cela fait plus de quatre ans que j'ai acheté cet appartement sans but spéculatif et pour l'habiter moi-même...

— Mais avec l'argent que vous touchiez de la Gestapo !

— Qu'est-ce que cela fait, puisque je suis dans le cas prévu par la loi sur les loyers qu'a fait voter le premier ministre de la Justice du gouvernement actuel ? Vous serez expulsés...

Et elle est partie en claquant la porte.

Je me suis renseigné : je crois bien qu'elle a raison ! Mais quelques droles de lois, quand même, font les ministres de la Justice successifs de ce gouvernement...

L'INGENU.

LES ÉTONNEMENTS DE LA QUINZAINE...

Grève d'actionnaires ?

Lu dans le journal *En Garde*, du 15 février 1949 : « Une grève a éclaté dans l'usine de bière Neschen de Rischon-le-Sion (Israël), après un débat qui se termina avec la démission de nombreux ouvriers. Elle a duré plusieurs jours. »

En clair, cela signifie que certains ouvriers ont « démissionné » plutôt que de se mettre en grève. En matière d'originalité, cette nouvelle forme de lutte est digne de tout éloge. Mais ne fut jamais employée que par des actionnaires en rupture de Conseil d'administration.

A titre documentaire, l'astucieux



rédacteur du journal « En Garde » veut-il nous indiquer sa définition du droit de grève ? Elle ne manque sans doute point de saveur.

Dis-moi ce que tu lis...

Deux bibliothèques officielles, l'une de New-York, l'autre de Washington, viennent de conclure une excellente affaire : l'achat, en Allemagne, de la bibliothèque de Julius Streicher.

Ennemi acharné des Juifs, c'est lui qui organisa les fameux bûchers



littéraires, non sans avoir pris la précaution préalable d'enrichir ses collections de livres.

Ceux-ci sont, paraît-il, soigneusement annotés de sa main. De quoi faire pâlir d'envie les tenants d'*Aspects de la France*.

Quant au lecteur américain, nous le plaignons. Certains qu'il préférera porter ses yeux ailleurs.

L'argenterie du roi de Grèce

Soixante-quinze mille Juifs vivaient en Grèce, avant la guerre. Aujourd'hui, ils ne sont plus que dix mille.

Si bien que ces soixante-cinq mille disparus ont laissé sans héritiers quelque 2.200.000 dollars.

Les créances correspondantes représentent — on le conçoit — des sommes considérables. Le gouver-



nement du roi Paul von Glücksbourg en a confisqué une bonne part, frappant tous les biens d'une taxe de 50 %.

Nul n'ignore plus les méthodes qu'emploie MM. Tsaldaris-Sophoulis.

Fusiller ou voler... Cela relève, après tout, du même état d'esprit.

L'organe (bis) du général de Gaulle

Ce Matin-Le Pays, organe quotidien non officiel du R.P.F., échote sur l'arrestation d'un tortionnaire d'un camp de déportation qui menait bombance à Paris.

« Le personnage accusé se nomme Epsztein, né à Vienne, en 1920.

Celui qui l'identifia se nomme Sandowski et, selon l'information, s'exprime assez difficilement en français.

Si les affaires de France étaient toujours aux mains de Français moins approximatifs, il n'y aurait pas tant de recrues pour les bourreaux et pour les victimes. »

Le refrain n'a rien de nouveau. Il s'est trouvé des miliciens en France, quelques traîtres en U.R.S.S. (Kravchenko par exemple), et sans doute quelques Juifs qui ont trahi les leurs.

Sans compter les hommes qui pleurent aujourd'hui le temps des

trahisons et hantent les bureaux occultes de recrutement de la L.V.F.



Ceux qui justement s'expriment comme le fait le journal gaulliste.

Il est des preuves qui ne sont même plus nécessaires.

Le Lion britannique retrouve ses manches

La politique est une chose, les affaires en sont une autre. Qu'importent les contradictions lorsqu'elles entraînent de substantiels avantages.

Bien qu'édenté, le lion britannique est de cet avis et vient d'acquiescer un nouveau marché en Israël : celui du billet de banque.

La vieille banque d'Angleterre imprimera la jeune monnaie du nouvel Etat. Ce qui consacre la reconnaissance de l'Etat d'Israël par le gouvernement de Sa Très Gracieuse Majesté.

La City appose sa griffe, en somme. D'une patte qui n'est pas de velours.

La collectivité qui tue

Le procès des émeutiers d'Oudjda, au Maroc, vient de se terminer. Après que M^{re} Jean-Charles Legrand ait prononcé la plus éloquente plaidoirie d'une non moins brillante carrière.

« La minorité juive doit être pro-

tégée, a-t-il conclu. Mais les inculpés ne sont pas mûrs encore pour justifier la rigueur de nos sanctions... C'est un crime de foule collectif qui n'engage personne. »

Dans ce cas, une simple question : que pense M^{re} Jean-Charles Legrand des crimes nazis ? Peu de chose sans doute, sinon qu'ils « n'engagent personne ».

Le Sherlock Holmes des religions

M. Maurice Fischer, représentant d'Israël à Paris, vient de faire ses confidences à la presse :

« Le retard apporté par la France à la reconnaissance de l'Etat d'Israël est uniquement dû à la pré-



sence de vingt-cinq millions de citoyens français de religion musulmane... »

Nous ne savions pas l'actuel gouvernement français si scrupuleux et M. Fischer si perspicace.

Histoires de religions... ou de pétrole ? Tout le problème est là, M. Sherlock Holmes Fischer.

Les conclusions qui s'imposent

Réalisme, périodique bi-mensuel puisant ses fonds aux caisses du P.R.L., exalte, dans un article récent, un film réalisé pendant l'oc-

SILHOUETTE

par Michel DEBONNE

SAMEDI dernier, je me rendais chez Serge. Un copain. A sa porte, deux femmes discouraient. Pour appuyer ses dires, l'une d'elles affirma soudain : « Tenez : si je mens, que le Bon Dieu m'arrache tous les cheveux que j'ai sur la tête ! » L'autre en resta bouche bée.

En grimpaient pousivement les quatre étages, j'eus un instant l'envie de raconter cette anecdote à Serge. Mais en tirant le cordon de sonnette, je changeai d'avis.

Serge est un brave garçon. Il a aujourd'hui trente ans. Célibataire et d'un cœur d'or. Toujours prêt à rendre service et à batifoler. Il sait guincher, conduire une voiture, nager, réparer une quelconque mécanique, jouer aux échecs, distinguer divers tissus, manger bien et boire de même, raconter de bonnes histoires de société. C'est un brave bougre. Lorsqu'on se sent fatigué, on peut le laisser parler. Il ne s'en lasse pas. La politique, les sports, les spectacles, les informations, la mode, le fait du jour, les nouvelles, les derniers romans parus, tout lui est familier. Un véritable journal ambulante !

Mais il est un sujet qu'il n'aborde jamais. Ce sont les cheveux.

Parce que chez lui, ce sujet n'existe pas. Son haut de crâne, complètement dégarni, ressemble aux brillantes rotundités dont Rubens pare ses personnages à l'endroit où le dos se termine. Un crâne rose, poli, doux, agréable à caresser. Un crâne de bébé poussin.

Quand je dis de bébé, je n'insinue pas que le crâne de Serge a cet aspect depuis sa venue au monde. Au contraire, une luxuriante chevelure brune couronnait l'adolescent dans ses premiers exploits amoureux. Mais à vingt ans, sans raison aucune, ses poils se mirent à tomber. D'abord doucement, puis de plus en plus, inexorablement. En quelques mois, tout son système capillaire disparut et, avec lui, la jovialité de notre ami. Pendant des semaines, il se refusa à voir ses connaissances, il ne travailla plus, rasa les murs le soir, seul moment où il consentait à descendre dans la rue.

Lentement, avec réticence, il renoua avec ses vieux camarades.

D'apparence, c'était un homme normal. Mais le démon veillait.

Sans en parler, il visita tous les pharmaciens, connus les plus grands spécialistes, dénicha les plus mystérieux rebouteux dont la connaissance de l'homme s'étendait jusqu'au dessous du haut de forme. Il prit conseil de divers camelots, parla aux vieilles femmes qui avaient des recettes d'herbes séchées et de fleurs de montagne.

On lui conseilla des détritres de pigeons, des poudres incolores et inodores, des jaunes d'œufs battus dans l'huile, des produits aux noms quasi-complicés. Tout y passa.

Il y a dix ans de cela. Serge aujourd'hui parle et plaisante. Je ne jurerais pas qu'il ne pense point encore quelquefois à une « spécialité immanquable ». Mais enfin il est gai et badine même avec les dames.

Il a toujours la conversation facile.

Mais ne lui parlez jamais de cheveux !

cupation et dont les tendances antisémites firent les délices de von Stulpnagel : *Le Corbeau*.

Tournez la page, et vous tomberez sur un article vitupérant, qui qualifie les œuvres de Fabre-Luce, Georges Bonnet et consorts de « livres sincères, hautement historiques, substantiels... », etc., etc.

Il n'y manque que Bardèche et Taittinger.

DANS LA TRADITION "UGIFISTE"

Dans un communiqué, l'Union des Associations Culturelles Israélites de France et d'Algérie indique que « le Rabinat français, très sensible à tout ce qui peut porter atteinte à la dignité de la personne humaine et aux droits sacrés de la conscience religieuse, partage l'émotion douloureuse qu'a provoquée dans le monde entier le procès du Primat de Hongrie ».

D'autre part, dans une réunion de protestation tenue à Marseille, contre le juste verdict de Budapest, on remarquait, parmi les personnalités présentes, M. le Grand Rabin Salzer aux côtés de Mgr Delay, archevêque de Marseille, et du pasteur Cucho.

Quant au grand rabbin de Paris, M. Weill, il a envoyé au récent meeting du Vél d'Hiv' un message pour se solidariser avec Mindzsenty et ses soutiens.

On ne saurait admettre que le rabinat français ignore la complicité de Mindzsenty avec les nazis hongrois, et son antisémitisme. Comment alors qualifier cette prise de position, sinon de retour à la tradition « ugifiste » ? Nous reviendrons amplement sur ce problème.

Emue par la participation du Grand Rabin de Marseille au meeting en faveur de Mindzsenty, la section marseillaise du M. R. A. P. a adressé la lettre suivante à M. Salzer :

MOUVEMENT CONTRE LE RACISME L'ANTISEMITISME ET POUR LA PAIX

Siège : 57, rue Tapis-Vert

Marseille, le 23 février 1949.

Monsieur le Grand Rabin, De nombreux membres de la communauté juive de Marseille nous ont fait part de l'impression pénible que leur avait causée votre participation au meeting organisé en faveur du Cardinal Mindzsenty.

Vous ne devez pas ignorer, Monsieur le Grand Rabin, que ledit Cardinal s'est rendu, par son attitude, complice de la déportation et du massacre des Juifs de Hongrie. D'autre part, l'atmosphère factieuse de la manifestation de la Plaine ne vous a certainement pas échappé, de même que le penchant judéophobe de la grande majorité de l'auditoire. Enfin des orateurs qui étaient à vos côtés n'ont-ils pas prétendu avec un certain cynisme que la barbarie hitlérienne avait été « dépassée ». Quant à nous, Juifs rescapés des massacres, nous nous demandons ce qu'il pourrait y avoir de plus cruel que la torture, les chambres à gaz et les fours crématoires où ont péri six millions des nôtres.

Votre présence, à la fois ostensible et muette à cette tribune semblait indiquer que le représentant des Juifs croyants de Marseille avait déjà oublié les souffrances et les deuils innombrables de notre communauté.

Interprètes fidèles des Juifs de Marseille qui eux, n'oublieront jamais, nous ne pouvons que flétrir avec la dernière énergie votre attitude inqualifiable.

Recevez, etc...

Le Président du M. R. A. P. Serge KRUKOWSKI.

P. S. — Une copie de cette lettre est envoyée à chaque membre du consistoire israélite.

Droit et Liberté

Rédaction et administration

14, Rue de Paradis, 14

Paris X^e

Téléphone: PROvence 90-47

90-48

C.C.P. Paris 6070-98

Tarif d'abonnement :

3 mois 150 frs

6 mois 300 frs

1 an 600 frs

Etranger : Tarif double.

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre la dernière bande et la somme de 20 francs.

Le gérant: Ch. OVEZAREK

LE RACISME EN UNION FRANÇAISE

LE NOIR et LE BLANC

Par GABRIEL D'ARBOUSSIER

Secrétaire Général du R. D. A., Vice-Président de l'Assemblée de l'Union Française

DANS la grande lutte qui se livre dans le monde depuis des siècles entre les forces de progrès et les forces de réaction et entre les forces de guerre et les forces de paix, le chauvinisme racial a toujours été l'une des armes principales employées par les ennemis de l'humanité. De l'affaire Dreyfus aux ignobles forfaits de Hitler, il y a un lien que l'on aurait tort d'examiner superficiellement sous le seul aspect raciste, car ce phénomène s'observe également dans les pays coloniaux à l'égard de races bien différentes de la race sémitique.

L'anti-sémitisme que nous, peuples de couleur, avons toujours instinctivement condamné, car nous subissons sous d'autres formes les atteintes d'un chauvinisme identique, a servi longtemps à désorienter des éléments honnêtes des peuples d'Europe.

Aujourd'hui, ces faits apparaissent beaucoup plus clairement car les hommes, appartenant aux races dites inférieures, ont fini par comprendre que les théories racistes n'étaient que l'une des formes de la justification idéologique de l'oppression et de l'exploitation des hommes par d'autres hommes. Nous savons aujourd'hui que le racisme qui sévit dans les Etats du Sud en Amérique, dans les territoires coloniaux divers, comme les théories et les forfaits de Rosenberg et de Hitler, ne sont que l'expression de la lutte féroce suscitée par des antagonismes économiques.

En ce qui concerne plus précisément l'antisémitisme, on peut affirmer que ce n'était qu'un moyen de dévier les coups que la colère des masses exploitées portaient sur certains éléments de la population nationale que l'on désignait comme les responsables de la pourriture capitaliste. Dans nos pays, pour justifier la domination impérialiste qui ne pouvait continuer à se maintenir en raison de ses contradictions internes qui éveillaient la conscience des peuples dominés,

il fallait d'une part inculquer à ceux-ci l'idée que leur servitude était dictée par l'ordre naturel des choses et que leur infériorité congénitale justifiait toutes les méthodes de brutalité nécessitées par l'exploitation féroce de leur pays. Aussi n'est-il pas étonnant que la hargne bestiale d'un Hitler se soit exprimée, exercée à la fois contre les juifs de tous les pays comme contre ces peuples de « singes » dont il parle dans « Mein Kampf ». Comment donc les peuples de couleur et ceux de l'Afrique Noire que nous avons l'honneur de représenter, ne concevraient-ils pas leur solidarité avec toutes les races opprimées quelle que soit la couleur de leur peau ? Il ne s'agit plus, pour nous, de poser comme nous le disons, ce problème sous l'angle de « l'épidermisme » mais bien sous l'angle de la lutte entre les forces d'exploitation, de régression sociale et de guerre et les forces d'émancipation, de progrès et de paix.

Dans cette grande lutte qui englobe chaque jour davantage des forces considérables dans le camp des hommes de paix et de démocratie, nous prenons résolument position contre toutes les formes de racisme, car elles ne sont que l'expression d'une volonté de domination et d'exploitation. Nous n'admettrons jamais les théories de Gobineau, de Hitler ou du Ku Klux Klan; partout où des hommes seront attaqués en raison

de leur appartenance à une race, nous serons à côté d'eux, car pour nous l'ennemi d'une race particulière, est l'ennemi de tout le genre humain.

En Afrique Noire, au sein de notre grand mouvement qui groupe des hommes de toutes les races, nous avons déjà résolu pratiquement le problème et nous faisons confiance aux peuples de tous les pays qui sont en train de livrer une bataille décisive contre l'impérialisme dont la défaite verra aussi la disparition de tout chauvinisme racial.



Une cérémonie du Ku Klux Klan : le pitre ne rit pas

CHRONIQUE JUDICIAIRE

André Parmentier, superpréfet (de Vichy)

ENTREPRENEUR DE DÉPORTATIONS

En fin de travaux, la Haute Cour de Justice présidée par M. Louis Noguères examine le dossier d'André Parmentier, 52 ans, ancien député du Nord en 1939. Tour à tour Préfet des Vosges, Préfet régional à Rouen, Directeur général de la police nationale et secrétaire général au Ministère de l'Intérieur, cet avocat dunkerquois se signala par son zèle et sa servilité excessive.

*

Nommé Préfet à Epinal en décembre 1941, Parmentier laissa un rôle important à son chef de cabinet, un Alsacien nommé Spach. Celui-ci était particulièrement chargé des rapports avec l'autorité occupante et de l'application des lois d'exception. Sans la moindre remarque de Parmentier il s'acharna plus particulièrement

sur les Juifs, se montrant dur et strict à leur égard.

C'est en septembre 1942 que Parmentier fut envoyé à Rouen pour y occuper le poste de Préfet Régional. Il emmena, bien entendu, Spach avec lui. Les deux hommes fidèlement attachés aux consignes de Vichy s'appliquèrent attentivement à satisfaire leurs maîtres en sévissant durement contre les réfractaires au S.T.O., les francs-maçons et les Juifs.

Parmentier osa même écrire au délégué régional aux Questions Juives, le 29 octobre 1942: « Conformément aux instructions du Gouvernement j'ai l'intention... d'assurer d'une manière plus stricte que par le passé l'application de la législation sur les Juifs. » Et de passer à l'action, avec Spach. Résultat: Les lois en vigueur furent appliquées plus fermement et les mesures de pillage

des biens juifs accélérées. Il existe au dossier, sur ce point, un projet de rapport qui semble avoir été envoyé effectivement au Commissariat général aux Questions Juives, le 19 décembre 1942. Pour situer exactement, s'il en était besoin, son état d'esprit, Parmentier dans ce long rapport développe tout un programme de suggestions et de réformes tendant à faciliter et à simplifier l'expropriation des biens juifs.

*

Dans l'antisémitisme, Parmentier devait aller plus loin encore. Un des principaux chapitres de l'accusation concerne l'arrestation massive, en janvier 1943, des Juifs de Normandie (en représailles de l'exécution d'un officier de la Wehrmacht abattu par les résistants).

Les autorités allemandes enjoignirent à Parmentier d'agir

sans délai. Non seulement le lâche s'inclina, sans protester, au lieu de provoquer une décision gouvernementale qui eût amené une solution plus souple et moins précipitée, mais bien plus, il intima l'ordre à la gendarmerie française de conduire les Israélites à Drancy. Les Allemands n'avaient osé en exiger tant.

Directeur général de la Police nationale, en juin 1944, puis enfin, secrétaire général au Ministère de l'Intérieur, le 23 juin, Parmentier signa divers arrêtés portant dissolution de 32 Conseils municipaux et révocations de 28 maires ou adjoints.

Parmentier, arrêté le 27 décembre 1944, mais mis en liberté provisoire le 19 février 1948, comparait devant ses juges sous l'inculpation d'atteinte à la sûreté extérieure et intérieure de l'Etat et d'indignité nationale.

MORELLE.

DE LA RUHR À L'IRAK...

CE N'EST PAS KRUPP QUI A ÉTÉ PENDU!

par Joseph-André BASS

AUSSITOT après l'effondrement germanique, les autorités américaines en Allemagne ont créé dans leur zone un curieux centre d'études composé exclusivement de hauts fonctionnaires et de techniciens importants de l'empire nazi déchu.

Le prétexte en était de mettre à la disposition de divers officiers de contrôle des Nations Unies chargés des mesures de dénazification, de réorganisation des administrations publiques et de la vie économique, une documentation qui leur serait fournie par d'anciens grands commis hitlériens; des archives furent également transférées dans le même endroit.

Au début de son fonctionnement, les nazis y avaient qualité d'internes de luxe, puis, peu à peu, ils sont devenus de véritables conseillers et ont pris une grande autorité.

A la dernière session du « Conseil Economique de Francfort », assemblée consultative créée par le général Clay, commandant en chef américain en Allemagne, certains délégués (d'origine certaine, nous n'en doutons pas) ont déclaré qu'il fallait en finir avec la diffamation systématique du haut personnel et des hommes des anciens trusts nazis. « Ils n'en ont fait ni plus ni moins que les autres et aujourd'hui ils sont plus utiles que la plupart de leurs persécuteurs. »

En effet, on ne peut, à la longue, tenir en état d'infériorité et de suspicion, ces excellents nazis qui suggèrent des idées si précieuses.

C'est pourquoi l'agence américaine United Press vient de nous apprendre que les maîtres des forges des pays rhéno-westphaliens: Krupp, Thyssen et Flick, qui financèrent Hitler, seraient nommés au conseil d'administration chargé de gérer les aciéries de la Ruhr.

LE « 4 POINT »

Il est curieux et il est bon de constater que la déclaration de l'ex-chef de l'Etat-Major Général de l'armée nazie, le Général Halder, attirant l'attention de ses nouveaux... clients — sur l'importance stratégique du Proche-Orient et particulièrement de la Palestine, ait précédé de quelques mois le « quatrième point » de M. le Président Truman, concernant « l'aide aux régions retardataires ».

La section américaine de la Chambre de Commerce Internationale nous apprend qu'elle se propose de se pencher avec sollicitude

sur les pays du Proche et Moyen-Orient, l'Inde, l'Indonésie et même l'ensemble de l'Amérique du Sud, de toute l'Afrique et de toute l'Asie.

Il s'agit notamment, nous dit-on, de créer un climat commercial favorable aux capitaux privés, d'envoyer des techniciens américains pour examiner certains projets, d'utiliser les prêts gouvernementaux, pour favoriser les investissements privés, d'accroître la production de produits stratégiques et d'organiser un système d'assurance contre les risques non commerciaux.

M. Eric Johnston, ancien Président de la Chambre de Commerce des Etats-Unis nous explique « que le capital privé américain hésite à effectuer des placements à l'étranger, en raison de ce qui est arrivé à la suite des expropriations et des nationalisations dans de nombreux pays ».

L'important homme d'affaires américain rappelle que « l'aide aux régions pauvres » n'est pas une idée bien nouvelle et que ses projets sont dus entre autres, aux soins de l'International Basic Economy Corporation (société internationale d'économie fondamentale) présidée par M. Nelson Rockefeller et qui a pour but de « fournir le capital d'organisation, le contrôle administratif et les compétences techniques... ».

M. John Mc Cloy, Président de la Banque Internationale pour la Reconstruction, a même annoncé — quelle bonne nouvelle et quelle heureuse précision! — que le Général Raymond A. Wheeler, commandant des forces du génie aux Etats-Unis, deviendrait le conseiller technique de la Banque Internationale pour la Reconstruction, en vue de l'application de ces programmes nouveaux.

Reste à organiser « un système d'assurance contre les risques non commerciaux ».

MARTYRS DE LA PAIX ET DE LA LIBERTÉ

Les premières signatures de cette ignoble police d'assurance paraissent avoir déjà été données: c'est ainsi qu'on a appris tout dernièrement avec indignation et douleur, l'assassinat en Grèce de M. Pappas, secrétaire de la C.G.T. hellène, qui a été pendu en prison sur l'ordre d'un gouvernement qui craignait qu'il ne fasse entendre, de son banc d'accusé, un terrible réquisitoire contre les maîtres américains en Grèce.

Les dépêches d'agences nous ont communiqué en trois lignes l'horrible nouvelle de la pendaison à Bagdad de M. Youssef Seymane Fehedé, secrétaire du Parti Communiste irakien et M. Mohammed Chibibi, fondateur du Parti de la Libération Nationale, ainsi que de leurs camarades.

Les grands martyrs et combattants de la liberté que furent Fehedé et Chibibi et leurs amis ont été arrêtés en janvier 1947 et condamnés à mort en juin de la même année, parce que, avec tous les démocrates arabes du Proche et du Moyen-Orient, ils se sont élevés contre la politique de rapines, de mensonges et de guerre des impérialismes britannique et américain qui lançaient leurs compatriotes contre le jeune Etat d'Israël.

Ainsi s'établit dans la lutte et le sacrifice, la véritable fraternité de tous les démocrates juifs et arabes qui ne veulent pas aider les nouveaux fauteurs de guerre, conseillés par les généraux nazis.

Rien d'étonnant dans ces conditions, qu'à la première réunion de Parlement de l'Etat d'Israël, les représentants diplomatiques américain et britannique aient brillé par leur absence.

GRANDES LUMIÈRES

sur les

PETITES VISSEAUX

et les autres!

par L. JUST

M. Robert Lecourt, notre nouveau garde des Sceaux, a inauguré son activité en déclarant, au cours d'une conférence de presse, que d'ici trois mois, les dossiers ayant trait à la collaboration seront définitivement réglés, et qu'il en aurait fini avec les cours de justice.

M. Lecourt, ainsi que ses prédécesseurs, MM. de Menthon et Teitgen, aura contribué à éteindre l'action d'épuration commencée dans l'enthousiasme populaire en septembre 1944. Et ceci nous oblige à faire un retour en arrière.

Enfin, ça y était ! La France était libérée ! Comme nous l'avions attendue, cette minute ! Depuis trois ans, nous savions qu'un jour viendrait l'heure du règlement de comptes.

A partir de 1941, année des premières déportations, on avait assisté à la formation de nombreuses ligues prêtes à « collaborer ». Pétain avait organisé la Légion, par la suite transformée en Milice, Doriot, le P.P.F., Dreux, « L'Union Française pour la défense de la Race », etc...

En même temps s'organisait la liquidation de tous les biens juifs, et c'est dans ce but que furent créés les commissariats aux questions juives.

Nous avons, à la Libération, en compulsant les milliers de dossiers confiés à M. le professeur Terroine, constaté que c'est grâce aux délateurs de toutes sortes que les « Darquier de Pellepoix » ont pu mener à bien leur tâche d'ancêtrement des Juifs. Ils trouvèrent un concours sans réserve auprès de certains présidents de comités

dossiers de délation ou collaboration économique dont la culpabilité — à des degrés évidemment différents — ne peut faire aucun doute.

Ces dossiers, en bonne et due forme, ont été envoyés aux magistrats chargés des cours de justice et chambres civiques, et nous étions en droit d'attendre pour chacun des coupables le châtement mérité.

Il aurait fallu frapper vite et fort et, seules, les cours martiales créées à la Libération eussent constitué le véritable moyen rapide et efficace. Mais, dès l'instant que les dossiers furent transmis aux cabinets de juges d'instruction, la partie était gagnée pour la plupart des collaborateurs.

On voulut, par souci de la légalité, étudier les affaires dans leurs moindres « détails » et elles traînèrent en longueur; le temps permit aux « petits amis » d'intervenir.

Il est inutile de revenir sur les trop nombreux cas de clémence injustifiée, ou les mesures de grâce dont H. Teitgen fut prodigue.

Beaucoup de lampistes ont payé pour les vrais coupables, et M. le procureur Lindon a

LE REVERBERE

Europikinisation

Dans la rue de Clichy, un audacieux négociant en caleçons de bain suggère à ses clients l'achat du slip Bikini.

Il n'y a pas si longtemps encore, d'immenses affiches — genre punaises écrasées sur un mur — vantaient les charmes cinématographiques de la pucelle de Bikini : Gilda, dite « Rita » Hayworth, dite Mme Ali Khan.

D'où le mot bikinisation qui signifie coup de foudre, coup fourré diplomatiquement et quelquefois bombardement atomique.

Grâce au ciel ! Nos académiciens abordent l'étude de la lettre D. Si bien que c'est à la prochaine cinquième génération d'Immortels que reviendra le loisir d'étudier le terme bikinisation, juste le temps de boucler une fois le cycle du dictionnaire.

Mais puisque nous nous piquons aujourd'hui de linguistique, nous oserons proposer à la vindicte populaire un mot dont la phonétique barbare incitera les délicats au meurtre. Nous voulons parler de l'Europikinisation.

Les bons apôtres — comme les mauvais — cultivent le jardin de l'Europe. Dans lequel poussent des navets et des fleurs.

Vous souvenez-vous de l'Europe nouvelle ? C'était, disait Pétain, une grande famille, qui avait déclaré la vendetta au genre humain.

On assassinait, torturait, au nom de l'Europe. Les Juifs mouraient par millions, les Oradour brûlaient chaque jour. Et les S.S. de la L.V.F. se posaient en défenseurs de cette Europe.

Depuis, il nous est resté la méfiance intuitive des gens qui serinent, sur l'air des lampions, que l'Europe est une famille dont il faut resserrer les liens.

La plus belle des « leçons »

vient de nous être donnée par le ministre turc des Affaires étrangères, M. Sadac.

Il s'agit de défendre, a-t-il dit, les valeurs qui sont communes à l'Europe libre toute entière.

Peut-être M. Sadac ne se doute-t-il pas des trésors « contenus dedans » ? Dedans sa déclaration.

D'abord, une constatation : son aveu est net. Au nom des valeurs en question — Hitler le faisait au nom de la culture — nous sommes bons pour le casse-pipe.

Reste à établir ce que peuvent bien représenter exactement les valeurs dont parle M. Sadac.

S'agit-il des cathédrales gothiques ou romaines ? De la Tour Eiffel et de celle de Pise ? A moins qu'il ne veuille parler de la Bibliothèque nationale ? Ou mieux, des paquets d'actions entreposés dans les coffres ?

Qui menace tout cela ? Y aurait-il de par la France ou la Turquie de méchants Barbes Bleus prêts à occire les pauvres petits actionnaires réfugiés derrière leurs coffres ?

Si M. Sadac le permet, nous dirons quel est le fond de sa pensée. Il voulait probablement déclarer : « Il s'agit d'ACCROITRE les valeurs... etc. ».

Quant à l'Europe libre ? Parlons donc de la Grèce de Manuel Glezos, de l'Espagne de Cristino Garcia, de la France d'André Houlier.

Et puis je vais vous faire un aveu. Je ne me prends guère pour un Européen. J'ai horreur des anges gardiens, surtout lorsqu'ils sentent le whisky et viennent d'outre-Atlantique.

En un mot, je n'ai pas l'intention de me laisser europikiniser.

Et vous ?

J. F.

LE COURRIER DE L'AIR

APPORTÉ PAR LA R. A. F.

LONDRES, LE 24 FEVRIER 1944

LE MAQUIS S'ÉPURE

LES TRAITRES QUI, PAR HAINE DU COMMUNISME, ONT ACCÉPTÉ DE SERVIR LEURS MAÎTRES ALLEMANDS SUR LE TERRITOIRE DE FRANCE, COMMENCENT À TREMBLER.

De Gaulle pour l'épuration... mais c'était en février 1944 !

Et l'Allemagne occupante n'eut plus, dès lors, de meilleurs hommes de mains, ni la Gestapo d'agents plus zélés, que les membres de ces différentes associations criminelles. Jamais, nous ne répéterons assez que, sans le concours de traîtres « français », assassins et délateurs, le nombre de victimes aurait été infiniment moins élevé.

Certes, il n'existe rien de nouveau en matière d'histoire et, durant l'occupation de chaque pays, il y eut toujours des autochtones prêts à flirter avec

TOUS LES TRAITRES SERONT JUGÉS

LES FEMMES

d'organisation et purent, dès lors, procéder à une liquidation qu'ils espéraient définitive. A notre connaissance, ni Plassard,

C.O. de la Bijouterie, ni Jouannard, C.O. de la Fourrure, ni Huat de Saint-Alban, commissaire aux questions juives à Lyon, n'ont été condamnés.

Durant cette période, la Résistance s'organisait, sans disposer de grands moyens de défense, et pourtant nombreux furent les traîtres qui payèrent leurs dettes à la société, avant la Libération. Qui, parmi ceux des « Groupes de Combat », ne porte le deuil d'une famille fusillée ou déportée ?

La B.B.C., la presse anglaise, et même la radio gaulliste, nous encourageaient à persévérer dans cette voie (courrier de l'Air du 24 février 1944, apporté par la R.A.F.).

Dans sa séance du 15 mai 1944, le C.O.M.A.C. du C.N.R. décidait entre autres : « Exterminer les traîtres, agents de la Gestapo, miliciens, assassins, P.P.F., R.N.P. Frappez, frappez, frappez par tous les moyens, les bourreaux de notre peuple. »

Et puis, ce fut septembre 1944; enfin la justice allait frapper durement les coupables. Les millions de morts allaient être vengés, l'épuration allait commencer. Il ne s'agissait pas de brutales opérations de justice selon les articles du code civil. Napoléon n'avait pas prévu que des Français pousseraient la lâcheté et la vilénie jusqu'à dénoncer leur voisin, sous prétexte qu'il était résistant, ou Juif, sachant que leur délation le conduirait au four crématoire.

Toutefois, malgré la haine accumulée pendant quatre ans dans nos cœurs meurtris, nous n'avons pas hésité, par souci de la légalité, à nous adresser à la justice de notre pays et à faire traduire devant ses tribunaux tous les coupables.

C'est par milliers que nous sont passés entre les mains des

trop bien exprimé notre étonnement : il ne peut y avoir deux poids et deux mesures en matière de condamnation pour collaboration.

Dans l'euphorie de la victoire, nous n'avions pas cru qu'en définitive, tant de coupables échapperaient au châtement et que, quatre années après les condamnations prononcées seraient déjà votées les lois d'amnistie.

« Vade rétro, Satanas ».

Est-il nécessaire de souligner que l'amnistie des collabos est une œuvre de guerre ?

Parce que les peuples veulent vivre libres...

U. S. A.

● C'est le pays où l'on choisit la liberté : le Ku-Klux-Klan a annoncé que sa « campagne de printemps » allait commencer. C'est pourquoi probablement quatre nègres ont été lynchés depuis dix jours dans les Etats du Sud.

● Ce n'est pourtant pas un communiste ! — mais simplement sans doute le général Eisenhower vient de dénoncer avec vigueur la situation « pré-fasciste » des Etats-Unis. Il a déclaré que son pays vivait sous un régime policier dans lequel la pensée était paralysée et la bureaucratie hypertrophiée, — signes qui, selon lui, dénoncent à coup sûr l'imminence d'une dictature.

Espagne

● Dix ans après : Le général (R. P. F.) de Montsabat vient d'être envoyé en mission officielle auprès de Franco pour préparer l'entrée de l'Espagne dans le Pacte Atlantique ! — Il y a dix ans, c'était Pétain qui

L'obstination et la duplicité des autorités nationalistes chinoises auront eu, au moins, un résultat positif : l'offensive des armées populaires va reprendre en Chine.

Au lendemain de la démission de Tchang Kaï Chek, son successeur, le président Li Tsou Yen avait, en effet, décidé d'engager des négociations de paix ; par avance, il avait souscrit aux huit conditions préalables imposées par le gouvernement populaire qui, sur la foi de cette promesse, avait accepté de recevoir ses plénipotentiaires.

Mais le gouvernement Li Tsou Yen n'a pas tenu sa promesse. Après avoir tâché de gagner quelques semaines en faisant croire qu'il engageait de bonne foi les pourparlers, il a démasqué ses batteries en annonçant qu'il se refusait à souscrire au châtement des criminels de guerre, alors qu'il avait déjà accepté les huit points préalables de Mao Tse Tung exigeant la livraison préalable de Tchang Kaï Chek et de sa clique !...

Devant tant de malhonnêteté, les autorités populaires ont annoncé que, dans les circonstances actuelles, elles se refusaient à entamer des négociations de paix avec le gouvernement nationaliste.

Et aussitôt, elles ont ordonné de hâter la mise au point des préparatifs d'offensive générale sur Nankin commencés depuis déjà plusieurs mois.

On fait grand état, à Washington, de la masse de manœuvre sensiblement égale dont disposerait le gouvernement nationaliste : mais on oublie de préciser qu'il ne s'agit que de troupes hétéroclites, épuisées et d'une valeur militaire médiocre, — sans compter qu'elles constituent la dernière réserve du Kououmintang. Par contre, il n'est pas douteux que les armées populaires, « portées » par leurs récents succès, leur soient infiniment supérieures et soient en mesure de jeter dans la bataille des renforts incessants.

Il n'a pourtant dépendu que du gouvernement de Nankin d'arrêter la tuerie...

était envoyé à Madrid... avec une mission, mon Dieu, sensiblement analogue.

● Pour préparer l'atmosphère sans doute, le gouvernement français a décidé l'expulsion de neuf républicains espagnols, tous anciens combattants de la Résistance française. Pour protester contre cette mesure antidémocratique, le Comité France-Espagne (qui comprend des personnalités de toutes tendances politiques) a décidé d'exclure de son comité d'honneur M. Jules Moch, responsable de cette iniquité.

Irak

● Par ordre du gouvernement, Youssef Fehede, secrétaire du parti communiste irakien, et son adjoint Mohammed Chibibi, ont été pendus le 14 février à Bagdad. Condamnés à mort en juin 1947 pour « attitude hostile à la Constitution », ils avaient vu leur peine commuée en celle de vingt ans de travaux forcés. Depuis, aucun nouveau jugement n'était intervenu contre eux.

J. VISSEAUX
 124, rue de la République
 LYON
 12 fév. 1944
 COMITE D'ORGANISATION DE LA
 CONSTRUCTION ELECTRIQUE
 Palais de la Poire LYON
 11 Mai 1944
 MESSIEURS,
 Veuillez trouver ci-joint nos 2
 demandes D1 et D2 de Produits chimiques pour
 le Site Tricastre 1944, pour exécution de
 notre programme comportant 67 3/4 de commandes
 alliées et 23 1/2 de commandes françaises.
 Veuillez agréer, Messieurs, nos
 sincères salutations.
 J. VISSEAUX
 Pour le Comité
 Le Secrétaire Général
 Une entre autres...
 Qu'est donc devenu l'affaire
 Visseaux ?

l'ennemi, rarement par idéologie, le plus souvent par intérêt.

Mais jamais on n'avait assisté à une entente aussi complète.

Par peur du communisme, la défaite avait été organisée en 1940, et l'oligarchie cherchait à consolider sa victoire. Dès lors, une partie de l'industrie française fut mise presque entièrement à la disposition de l'Allemagne.

LE TALMUDISTE RACHI

nous apprend la LANGUE D'OIL

Dans le petit « Larousse » illustré (qui, en l'espèce, manque d'illustration) on peut lire :

Ramerupt (ru), *ch.-l. de c. (Aube)*
arr. de Troyes. 380 h.

On étonnerait sans doute beaucoup l'un de ces 380 h. en lui révélant qu'au XII^e siècle son chef-lieu de canton ne fut rien moins qu'un célèbre empire juif, aux confins du royaume de France !

Mais commençons par le commencement, c'est-à-dire par l'époque gallo-romaine.

A l'époque gallo-romaine, des Juifs viennent s'établir en Champagne, et M. André Mutter, député de l'Aube, directeur de *Baroles Vranzaises*, prend la défense des Gaulois de vieille souche contre l'invasion des métèques et des youpins.

Mais passent les années et les siècles, jamais l'idée de reprendre l'antique errance n'effleure les arrière-petits-fils des émigrants. Champenois ils sont, Champenois ils resteront.

Quittes à devenir les plus pouilleux des pouilleux de la Champagne pouilleuse lorsque la province tombera sous la coupe des comtes des mille et un ennuis.

LES BONS COMPTES

Ils seront en effet quelques féodaux à se partager les terres et les hommes, chacun se montrant très jaloux de sa propriété. C'est le servage dans toute sa splendeur, impossible pour le serf maudit — ses ancêtres n'ont-ils pas « tué le Christ » ! — de s'y soustraire.

— A chacun ses Juifs. Vous avez les vôtres, mon cher comte, j'ai les miens — déclare le prince Thibault à son ami Jean, dont le domaine est limitrophe. Lorsqu'un groupe de mes Juifs pénétrera clandestinement dans votre territoire, promettez-moi de le faire reconduire aussitôt à la frontière. A charge de revanche, d'ailleurs !

Sur les mêmes bases, en tous points conformes aux règles de la réciprocité, *Thibault IV* de Champagne signera, en 1198, un accord d'extradition avec le roi *Philippe Auguste*.

LUMIERES

Le droit d'aller et venir comme bon nous semble ne fut pourtant pas refusé à *Rabbi Chelemo Itzack*, talmudiste plus connu dans l'Histoire sous le nom de *Rachi*, que composent ses initiales.

Il naquit et mourut à Troyes (1040-1105), mais, très jeune, il se rendit à Worms et à Mayence pour s'initier aux mystères de la théologie auprès des meilleurs disciples de l'exégète *Guerchom*.

Guerchom — dont il nous reste quelques-unes des gloses sur le Talmud, un recueil de règles morales très précieuses pour qui s'intéresse à la mentalité juive du moyen âge, et un hymne tragique commémorant quelque trouble antisémite de Rhénanie — avait été surnommé « La Lumière de l'Exil ». Mais lorsque à l'âge de 25 ans, le brillant *Rachi* revint, bardé de science, dans sa ville natale, il éclipsait déjà tous ses maîtres.

Il n'avait pas son pareil pour rendre clair tout ce qu'il peut y avoir d'obscur dans un texte. Sous son impulsion, la capitale de la Champagne, déjà fameuse par ses écoles chrétiennes, devint, bien qu'elle ne comptât qu'une quarantaine de familles juives, un centre talmudique, de très fort rayonnement.

Il avait suffi que quelques jeunes, soucieux de se familiariser avec les Ecritures, vinssent consulter *Rachi* sur place. Ils coururent partout révéler l'existence d'un rabbi si merveilleux. Bientôt, de tous les coins d'Allemagne et de France, affluèrent les étudiants.

~~~~~ par **Joseph MILLNER** ~~~~~

### IN FOLIO VERITAS

La Champagne était alors, tout à la fois, le pays du vin et du parchemin. *Rachi*, Champenois 100 %, utilisa l'un et l'autre.

Dans la journée, propriétaire d'un petit vignoble, il gagnait sa vie en sarclant, en vendangeant ou en vinifiant. Un nouveau cru l'aurait peut-être rendu célèbre...

*In vino veritas*, semblaient dire ceux de ses concitoyens qui, dès la tombée du jour, remplissaient les tavernes troyennes et leurs gobelets. Lui, se penchait, en de longues veilles, sur de vieux manuscrits. *In folio veritas* ?

Lorsque le matin, après l'office, et le soir, il commentait la Bible et le Talmud (de Babylone) dans la maison d'études mitoyenne, ses élèves assis autour de lui, selon l'ancienne coutume — quel sujet d'enluminure ! — buvaient avidement ses paroles.

Point par point, traité par traité, il analysait la littérature traditionnelle,

que son commentaire de la Bible devint rapidement classique.

Une monumentale explication de texte se déroule devant nous, et si l'auteur, quelquefois, bavarde et coupe les cheveux en quatre — qui s'en étonnerait, en pareille matière ? — il fait toujours preuve de solides qualités de précision et de méthode.

D'où l'influence qu'il exerça tout au long de huit siècles. Et non seulement sur le judaïsme, mais sur l'exégèse chrétienne : au XIV<sup>e</sup> siècle, le moine franciscain *Nicolas de Lira* ne songe pas à la nier en commentant la Bible dans ses « Postilles Perpétuelles » ; plus tard, le grand *Luther* lui-même se laissera séduire, avec un certain nombre d'hébraïstes, par le Sage de Troyes.

### DES FEUILLES DE VIGNE AUX FEUILLES DE PAPIER

Autre preuve de l'emprise de notre homme :

Le premier en date des livres hé-



Cette naïve et spirituelle enluminure illustre une bible du moyen âge conservée au British Museum.

soulignant les nuances, découvrant les sous-entendus, donnant toutes les références nécessaires. Rien ne lui résistait.

Dans le Talmud, livre fort complexe en raison de son mélange de langues et de sa « philosophie » propre, on ne pouvait guère, selon la formule d'un historien moderne, « s'orienter sans carte ».

*Rachi* donna aux talmudistes une carte et une boussole.

### MAGISTER SCRIPSIT

Il aurait pu, à l'instar de Socrate, se contenter de son exposé oral. Alors, d'après leurs « notes de cours », ses élèves se seraient mis en devoir de transmettre son enseignement aux générations futures (méthode qui, soit dit en passant, n'a rien de commun avec les procédés de fabrication kravchenkistes). Mais tous les disciples n'ont pas le génie de Platon.

Nous dirons, en paraphrasant le *Louis Aragon* de l'époque surréaliste, que *Rachi* préféra coucher lui-même par écrit ce qu'il pensait, debout, des Ecritures.

Pour rester sérieux : il est vrai que les Gloses de *Rachi* (*Laasim* en hébreu) furent un modèle du genre, et

breux, un incunable composé en 1475, porte son nom.

De l'invention de la lettre imprimée, les intellectuels juifs avaient rapidement saisi toute l'importance.

Dès 1444, un accord pour la construction d'une fonderie de caractères en Avignon avait été conclu entre un artisan d'Allemagne et un membre de la communauté locale, mais, hélas, rien n'a subsisté des productions de cette première imprimerie hébraïque. Cependant, au mois de janvier 1475, deux presses rivales fonctionnaient en Italie : l'une, au sud, à Reggio de Calabre, l'autre, au nord, à Piove di Sacco, non loin de Padoue.

La course de vitesse qui s'engagea à cette occasion fut gagnée par Piove di Sacco, avec une édition-record du commentaire de *Rachi* sur le Pentateuque.

Histoire d'un talmudiste, ou : Des feuilles de vigne aux feuilles de papier. Ou encore : la clef de la langue d'oïl.

### GLOSES-OIL

En effet, pour savoir comment les Français parlaient en ce temps-là, il faut lire *Rachi*.

Ce qu'ayant démontré — cf. son « *Dictionnaire des Gloses de Rachi* » — le philologue *Arsène Darmesteter*, spécialiste des langues romanes, obtint en 1895 un grand prix de l'Académie Française.

Les relations judéo-chrétiennes étaient assez profondes pour que *Rachi* parlât la langue de ses concitoyens et s'en servit dans ses Commentaires afin de rendre plus accessible la langue de ses ancêtres.

Dans les manuscrits de *Rachi*, conservés à Oxford, à Cambridge et au British Museum, *A. Darmesteter*, envoyé spécial du Ministère de l'Instruction publique, a découvert un trésor : plus de 3.000 mots français, près de 2.000 expressions techniques françaises, le tout transcrit en lettres hébraïques !

C'est là, vu la rareté des documents littéraires (quelques fragments en dialecte normand et des vers épars), une source très importante pour l'étude de la langue d'oïl — je rappelle que nous sommes en Champagne — et, par conséquent, de la formation du français au XI<sup>e</sup> siècle.

### LA SOMME ET LES ADDITIONS

Illustre dès son vivant, *Rachi* devait faire école après sa mort. Les étudiants le découvriraient toujours avec enthousiasme — un enthousiasme aussi atomique, dans les cas extrêmes, que le délire de *La Fontaine* criant à travers les rues : *Avez-vous lu Baruch* (le prophète, N.D.L.R.), *avez-vous lu Baruch* ?

Parce qu'ils considéraient l'œuvre du maître comme une véritable Somme, ces nouveaux et modestes commentateurs présentèrent leurs propres Gloses comme de simples « Additions » : *Tosaphoth*.

On ne saurait cependant tenir pour négligeable le mouvement des *Tosaphistes* ; géographiquement très étendu, puisque, parti du petit village de *Ramerupt*, dans les environs de Troyes, il gagna toute la Champagne, la Lorraine, la Rhénanie, l'Angleterre, la Normandie, l'Espagne et l'Italie du Nord, il occupa aussi une place importante dans l'histoire des idées religieuses.

De « l'Empire de *Ramerupt* », qu'évoquent les vieux livres, *Jacobed*, fille de *Rachi*, fut l'impératrice. Elle professa elle-même à cette Université talmudique que, peu de temps après la mort de son père, elle avait fondée avec la collaboration de son époux, *Samuel Ben Meir*.

### DE LA FEMME

Seulement, préfiguration de *Radio-Sorbonne*, l'élève ne voyait pas le maître. *Jacobed* parlait derrière un paravent ! Souci de fidélité conjugale ? Non, tout simplement une vieille règle d'origine orientale interdisait aux jeunes rabbis d'entrer en contact, de quelque façon que ce fût, avec une femme. Leur chair n'était pas triste, et ils devaient lire tous les Livres.

D'aucuns ont voulu voir dans cet... écran protecteur on ne sait quel signe de l'infériorité où la Juive était tenue au moyen âge.

Certes, tout comme chez les Chrétiens, l'égalité de sexes n'existait pas, mais si la femme juive était, par exemple, exclue de la vie publique et reléguée dans un coin spécial lors de certaines cérémonies religieuses, sa condition était beaucoup plus douce qu'aux temps proprement talmudiques, et souvent supérieure à celle de ses compagnes chrétiennes. A ce point que les violences maritales, scènes de ménage et autres incompatibilités d'humeur furent stigmatisées par de graves docteurs comme des « pratiques de Gentils ».

# Sur «Baroles Vranzaises», L.V.F... alignement!

La série continue ! Dans la nuit du 21 au 22 février 1949, à une heure quarante du matin, le magasin « Au Chic Parisien », 3, avenue de la Porte-de-Clignancourt, a sauté.

Travail soigné, exécuté par des spécialistes : pas un immeuble voisin, pas une vitre d'alentour n'ont été touchés.

Mais enfin, qui fait ça ? Qui? Mais les nazis, parbleu, les rescapés de l'épuration et ceux qui n'ont jamais été inquiétés !

Comment pourraient-ils se gêner, alors que se développe dans une certaine presse la campagne la plus éhontée, la plus ignoble que nous ayons connue depuis la Libération.

Presse qui excite aux violences, presse qui tue ! A des degrés différents, certains journaux sont responsables de la psychose de haine raciale — et de ses suites — qui empoisonne l'atmosphère à l'heure actuelle.

Nous sommes partis à la recherche des coupables.

Leur souci : faire surface  
M. Thibaud parle, s'affaire, encourage, promet... M. Sauvage prend note : nom de l'intéressé, profession avant guerre, « activités » durant l'occupation, condamnation, profession demandée.

Un vrai bureau de bienfaisance.

Voici un quinquagénaire aigri : ayant passé sept mois dans des camps d'internement « sous de faux noms » précise-t-il avec un sourire, il voudrait un petit emploi « peinarde » ; il n'a pas eu de chance ; sa femme lui intente un procès en divorce, et ce s... de Roclere, vous savez le député, qui était pourtant son ami, vient témoigner contre lui ; et il ajoute, avec amertume : « Nous sommes tous de la droite : mais on a beau dire, ça vous décourage quand on voit des gens de notre bord se conduire comme ça ».

M. Sauvage a eu cette phrase sublime : « D'accord, cher ami, mais voyez-vous, pour le moment, une seule chose compte : remonter à la surface ! Après, quand tout ça aura changé, nous pourrions laver notre linge sale en famille ! »

Mais où j'atteignis le comble de l'indignation, c'est lorsque je vis un jeune homme, le visage rouge briqué, le cou grêlé, venir réclamer une place d'employé de bureau : ancien P.T.T., il s'est « débrouillé » pour avoir une condamnation minimale pour ses « occupations » durant la guerre.

Nom : Giquel, pendant la guerre : combattant du front de l'Est, services des transmissions à l'Etat-Major de la L.V.F. !

Avec quelle considération MM. Thibaud et Sauvage l'ont regardé : voilà un homme, au moins !

J'ai serré les poings de rage, en songeant à mes camarades qui dorment en terre bas-alpine, tombés dans les combats qui firent rage en 1943-44.

J'ai songé à mon camarade J..., troisième commandant de notre compagnie, toujours sous la menace de poursuites pour « exécutions sommaires »...

Remonter à la surface ! Les requins de la collaboration économique, les pierres bideuses de la milice, de la L.V.F., qui étonnent leurs tentacules sur tant de malheureux, émergent de leur obscurité ; les chacals nazis se rassemblent, en attendant que « ça change » comme ils disent.

Face à cette marée, la Résistance continue.

« A qui le tour ? » On se fait des politesses, chacun voulant faire passer le voisin avant, afin de rester seul pour parler en toute intimité de sa « petite affaire ».

M. Thibaud intervient : « Voyons, mes amis, nous sommes tous du même clan, ici, alors, pourquoi se gêner ? »

L'atmosphère se détend... et je suis ahuri par tout ce que je vois et entends. La petite dame, là, a subi une condamnation, elle est sans travail : très bien : adressez-vous au 13, rue La Fayette, 5<sup>e</sup> étage, vous aurez ce qu'il vous faut.

Vous, monsieur, vous êtes indigne national ? Serez-vous on mesure de faire un manœuvre « en attendant mieux » ? Qui ? Très bien : vous allez trouver l'entreprise C... de Saint-Nazaire, sur notre recommandation : ils vous emploieront sur un de leurs chantiers de Lorient.

Madame ? Votre famille a été liquidée par les bandits du maquis ? Quelle triste époque... vous désirez un emploi de bureau ? fort bien, dès que nous aurons quelque chose en vue, nous vous ferons signe... en attendant, si vous avez besoin de secours, n'hésitez pas à venir nous voir, nous sommes là pour ça.

L'aimable dactylo qui me re-

# « L'AFFAIRE BLUM »

Un nouveau film allemand, produit en zone soviétique et interdit en Allemagne occidentale

## montre que fascisme et antisémitisme se nourrissent à la même source

(De notre correspondant particulier à Berlin Claude CHAILLET)

C'est que l'affaire Dreyfus — l'Affaire tout court — avait été à la jeune République Française, l'affaire Haas le fut, toutes proportions gardées, à l'Allemagne weimarienne des années 1920. L'une et l'autre étaient l'occasion, pour les forces du passé que menaçait la poussée populaire, de s'acharner sur un innocent, un juif accusé injustement, en qui on se promettait de frapper un régime encore mal assis.

« Ce ne fut, au début, qu'une cause judiciaire semblable à beaucoup d'autres, à peine plus retentissante. Le chef comptable d'une entreprise industrielle de Magdebourg avait été assassiné. Une première piste, la bonne, conduisit à l'arrestation d'un jeune

homme tombé en chômage après avoir été sous-officier dans l'armée du Kaiser, puis dans les corps-francs nationalistes de l'après-guerre.

Ici, l'affaire commença à se corser. Interrogé, le suspect mettait en cause et chargeait gravement le patron de la victime, un riche industriel libéral très connu dans la région. Pour de sordides raisons fiscales, celui-ci aurait supprimé son comptable, complice de certaines fraudes et qui voulait le faire chanter. La police jubila. Arrêter un homme de cette position sociale aurait été,

peut-être en plus, en forçant un peu les choses, accuser de sympathies socialistes, c'était dans un style à la fois sévère, juste et pédagogiquement efficace. D'autres films encore avaient montré le souci de quitter l'ornière de la seule recherche formaliste, de faire du cinéma l'expression de notre temps, de poser à des Allemands des questions spécifiquement allemandes et de proposer des réponses.

L'AFFAIRE Blum est la plus évidente réussite de cette série. Ce film reprend l'histoire authentique de l'in-

dustriel Haas. Il y découvre d'extraordinaires péripéties que le spectateur suit avec l'attention tendue des meilleures histoires policières de pure invention. Mais, parallèlement et conjointement, avec une clairvoyance rigoureuse, il met en évidence la grosse ficelle des préjugés et des passions politiques qui font agir des magistrats en apparence si corrects. Sur l'écran déambulent, intriguant, ricaneant des hommes qui sont l'image fidèle de cette caste de fonctionnaires grâce auxquels la République qui les entretenait fut minée dès ses premières heures. Ils sont presque désarmants dans leur mauvaise foi, et presque sincères dans leur totale absence d'objectivité, de simple conscience professionnelle. C'est en cela précisément que le public les reconnaît. Il s'inscrit en faux

contre le film si on avait voulu lui présenter des juges corrompus platement, ou violant la forme de façon délibérée et brutale. Mais il sait que le récit qu'on lui fait de ce simple coup de pouce donné à la balance de la justice est l'exacte vérité, que cet aveuglement volontaire,

et les millions de juifs qui périrent dans les chambres à gaz, le film établit la continuité. Là est l'enseignement précieux qu'il comporte. Par le biais d'une histoire très « public », racontée de façon impeccable dépourvue d'artifices, il fixe l'intérêt sur l'un des plus graves aspects de cette réalité sociale et politique que d'autres productions s'ingénient au contraire à dissimuler et à travestir.

Les fantaisies de découpage et de mise en scène sont absentes de ce film, il n'y a pas de rupture de la forme classique et pas d'originalités dans la recherche technique. C'est pourtant une œuvre qui marque une date. Aux cinéastes, elle montrera, une fois de plus, que l'issue de la crise où se débat leur art est dans le renouvellement du contenu, et non dans celui de la forme. Mais surtout, à ceux qui, inquiets de paix et de démocratie, tâtent le pouls de l'Allemagne, elle prouvera que, dans une partie de ce pays au moins, on s'efforce de le guérir en l'aident à se reconnaître.

cette assurance dans le parti pris, caractérisent bien le fonctionnaire allemand traditionnel, et les magistrats en particulier.

Ces touches justes permettent au spectateur d'aller plus loin et plus profond. Elles lui font discerner les liens qui se nouent de l'insurrection d'un banal procès aux manœuvres politiques, aux intrigues contre un préfet républicain, aux marchandages parlementaires. Le scénario démasque pour lui des interférences qu'il ne soupçonnait guère. Il finit par comprendre pourquoi ces mêmes juges qui exultent à l'idée d'avoir un juif à se mettre sous la dent, condamnent à tour de bras les militants ouvriers coupables de se dresser contre la montée hitlérienne, et rendent la liberté aux terroristes nazis qui creusent déjà la tombe de la République. Entre le particulier et le général, entre le juif isolé qui frôle l'échafaud

## LES ÉLECTIONS ISRAËLIENNES EN IMAGES

Vérifications sur le registre. (Photos Keren Hayesod.)



Au bureau de vote de Abu Gosch.



Le jour des élections dans le centre commercial de Jérusalem.

### Saint Mutter, patron des collabos

Le bourdon de l'Église Saint-Germain-l'Auxerrois qui, il y a quelque temps déjà, appelait les fanatiques au massacre de la Saint-Barthélemy, résonne encore dans mes oreilles. Me voici au 17, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. Grand immeuble, d'aspect austère et sale. Au sous-sol, l'imprimerie de « Ce matin-Le pays » ; au rez-de-chaussée les bureaux de « Climats », hebdomadaire de la vie coloniale, qui traite des problèmes de l'Union Française, mais surtout du point de vue des gros planteurs et des militaires, et non des peuples intéressés.

Quatre étages, marches usées. Rédaction du « Monde Militaire », qui expose avec force détails les problèmes de la Défense Nationale et de la conduite de la guerre, visus par l'Etat-Major Occidental. Rédaction de « L'Echo de la Presse », très documenté, qui a le chic pour démontrer que la saisie des journaux collaborateurs à la Libération est une illégalité. — Evidemment, ça dépend du point de vue duquel on se place.

Et puis, il y a l'hebdomadaire « Paroles Françaises », un titre magnifique, mais qui ne correspond point à la réalité. Le directeur en est M. Mutter. Ce journal est un véritable record d'humour : prendre la défense de ceux qui tuèrent et assassinèrent pendant quatre ans, et s'intituler « Paroles Françaises », c'est peu banal.

D'autant plus que nul n'ignore que c'est M. Mutter qui, ange rédempteur des collabos, il a en le culot de réclamer la mise en liberté pure et simple des traitres, car, estime-t-il, si on blanchit les affaires de collaboration économique, il n'y a aucune raison pour qu'on ne passe pas l'éponge sur la collaboration politique.

Saint-Mutter, apôtre de la réhabilitation, soyez béni.

### Embrayage avec « contacts »

Les cloches de Saint-Germain sonnent, et mes idées s'embroutissent ; massacre de la St-Barthélemy appel au meurtre de résistants, exaltation à la haine religieuse, excitation à la haine des races... Le duc de Guise, André Mutter, curieuse association d'idées ! Je venais de vérifier la théorie du « réflexe de Pavlov ».

L'administration de « Paroles Françaises ». Entrons. « Usage tendu, voix durcie, je demandai à voir le rédacteur de la rubrique des « Contacts ». Mon frère a eu des ennemis, employé au Commissariat aux Questions Juives de Nice durant la guerre, propagandiste du Maréchal, enfin, il voudrait bien revenir à Paris ; ça fait trois ans qu'il est planqué dans le Jura... L'aimable dactylo qui me re-

### PAR Daniel BESSER

traitres plus ou moins dédouanés qui sont assués de trouver une place, une situation, qui leur permette d'attendre des « jours meilleurs ».

Ce ne sont pas des histoires inventées de toutes pièces : j'ai vu cette tourbe.

Midi un quart. Nous sommes le « contact » dans cette petite pièce attenante à la salle de rédaction accrochée au mur, le thermomètre du lieu, la brochure de M. Mutter : « Pourquoi il faut dissoudre le Parti Communiste ».

M. Thibaud, M. Sauvage.

Deux hommes très sympathiques, jeunes, obligeants à l'extrême, distribuant poignées de mains et du « camarade » à tout venant : M. Thibaud, est grand et large, M. Sauvage est plus petit : tous deux ont les cheveux coupés en brosse et portent veste de velours côtelé.

« A qui le tour ? » On se fait des politesses, chacun voulant faire passer le voisin avant, afin de rester seul pour parler en toute intimité de sa « petite affaire ».

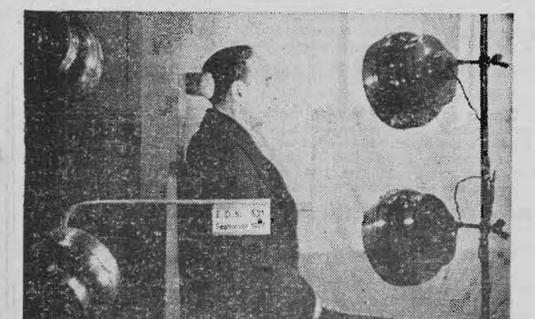
M. Thibaud intervient :

« Voyons, mes amis, nous sommes tous du même clan, ici, alors, pourquoi se gêner ? »

L'atmosphère se détend... et je suis ahuri par tout ce que je vois et entends. La petite dame, là, a subi une condamnation, elle est sans travail : très bien : adressez-vous au 13, rue La Fayette, 5<sup>e</sup> étage, vous aurez ce qu'il vous faut.

Vous, monsieur, vous êtes indigne national ? Serez-vous on mesure de faire un manœuvre « en attendant mieux » ? Qui ? Très bien : vous allez trouver l'entreprise C... de Saint-Nazaire, sur notre recommandation : ils vous emploieront sur un de leurs chantiers de Lorient.

Madame ? Votre famille a été liquidée par les bandits du maquis ? Quelle triste époque... vous désirez un emploi de bureau ? fort bien, dès que nous aurons quelque chose en vue, nous vous ferons signe... en attendant, si vous avez besoin de secours, n'hésitez pas à venir nous voir, nous sommes là pour ça.



Le service de l'identité judiciaire s'empare du juif.



L'assassin fait une fausse déposition qui permettra d'inculper le juif.

## Pour faire une bonne affaire qui sera en même temps un acte de solidarité, ne manquez pas de venir faire un tour à la GRANDE KERMESSSE - VENTE DE CHARITE

organisée au profit des foyers d'enfants de fuellés et déportés, les 4, 5 et 6 mars, dans les salons de l'Hôtel Moderne, place de la République

- PROGRAMME**
- VENDREDI 4 MARS** — à 14 h. OUVERTURE SOLENNELLE DE LA KERMESSSE, sous la présidence de M. J. DELAROCHE, Directeur de l'Office National des Anciens Combattants, Victimes de la Guerre et Pupilles de la Nation. (Cette ouverture sera radiodiffusée)
  - A 16 Heures** — OUVERTURE DES COMPTOIRS, et début de la vente, qui se prolongera jusqu'à 23 heures.
  - Entre 21 h. et 22 heures** — PROGRAMME ARTISTIQUE donné par les enfants de notre Foyer de LIVRY-GARÇAN.
  - SAMEDI 5 MARS** — OUVERTURE DES COMPTOIRS à 10 heures du matin.
  - A 15 HEURES** — DES ECRIVAINS : Claude MORGAN, Paul ELUARD, Madeleine RIFFAUT, etc., dédicaceront leurs œuvres au profit de nos Foyers.
  - DES ARTISTES DE LA SCENE ET DE L'ECRAN** : Jean DESAILLY, Madeleine LOGNE, etc., viendront signer leurs photos au profit des enfants de nos Foyers.
  - Dans l'après-midi** : PROGRAMME ARTISTIQUE, donné par les enfants de nos Foyers.
  - A 21 Heures** — GRAND BAL de nuit, avec le célèbre orchestre du Compositeur Jean De unay.
  - Programme artistique varié** avec la participation de la GRANDE VEDETTE du Music-hall ROGERS, du fantaisiste MORLLEY, et des Chanteurs de la radio PAUL MARLENE et Jean-Pierre DUJAY, des danseurs du groupe Cardan (1<sup>er</sup> danseur du Ballet des Arts, dirigé par Jean Verdt).
  - Au cours de cette nuit**, aura lieu la vente aux enchères d'un tableau offert par le grand peintre Juif MARC CHAGALL.
  - Egalement au cours du bal, il sera procédé au tirage d'une grande tombola, chaque billet sera gagnant. Prix d'entrée au bal : 300 fr. La vente continuera pendant toute la nuit.
  - DIMANCHE 6 MARS** — OUVERTURE DES COMPTOIRS à 10 heures du matin, jusqu'à la clôture de la kermesse qui aura lieu à 23 heures.
  - A 15 HEURES** — Les écrivains André WURMSER, RENAUD DE JOUVENEL, Jean MARSENAC, signeront leurs œuvres.
  - Les artistes Claire MAFREI et R. FIGAUT, vedettes du film « Antoine et Antoinette », la grande révélation de l'écran 1948, Simone SIGNORET et Bernard BLIER dédicaceront leurs photos.
  - THEATRE DE MARIONNETTES** : DIMANCHE 6 MARS, à 23 heures, clôture de la kermesse.
  - De belles occasions à des prix qui ne sont pas de cette époque ! De la musique, de la danse, des vedettes ! Buffet et bar bien garnis



# VOLTAIRE ne rit pas toujours

Nous ne reverrons plus, sur le quai Malaquais, la statue de Voltaire enlevée par les occupants : ils en ont fait un affût de canon ou quelque bombe anonyme peu différente de ses pareilles baptisées « Churchill » ou « Gilda ». Dans nos mémoires, le sourire vengeur du philosophe était vivant. Notre temps lui donne un relief inégalé, nos contemporains le font parler plus haut et plus fort. « Le hideux sourire de Voltaire », dit Musset. Mais ce n'est là qu'un mot de poète romantique, un cri de la sensibilité. Le sourire de Voltaire n'est pas celui d'un enfant.

Ce n'est pas non plus, pour nous, celui de l'homme choyé, de l'heureux spéculateur, du propriétaire avisé, ni même celui d'un Voltaire, auteur dramatique applaudi, couronné, tué à quatre-vingt quatre ans par l'enthousiasme de ses contemporains — Voltaire qu'on voit se plaindre complaisamment du grand nombre d'ennemis et de jaloux qui, en vérité, aiguillonnaient sa verve et lui font cette santé dont l'irrévérence est chez lui le signe constant. Souvenons-nous plutôt de ce jour de jeunesse où le futur gentilhomme ordinaire du roi est bâtonné par les laquais du Chevalier de Rohan pour avoir répliqué à une insulte : quand notre philosophe sort de la Bastille, où les Rohan l'ont fait loger, il ne lui reste plus, dit-il, que deux choses à faire dans la vie : « L'une, de la hasarder avec honneur dès que je pourrai, et l'autre, de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convienne à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaissance que j'ai des hommes. » Mais il apparaît vite que la « retraite obscure » n'est pas la place d'un Voltaire.

C'est au retour de Londres, où l'exil a été riche en études et en contacts, que Voltaire dégage l'esprit qui l'anime, ouvre le débat révolutionnaire et se sent mûr pour bâtonner par ses écrits des puissances autrement établies qu'un chevalier de Rohan. (Voltaire dit souvent, comme Descartes, quand il touche un problème que l'Eglise considère encore comme intouchable : « Ne discutons pas ce qui dépasse la raison humaine. » Mais ce qui était prudence chez Descartes (lui aussi poursuivi, inquiété), prend une résonance toute nouvelle chez Voltaire. Personne n'est dupe, tout le monde voit le sourire et attend la suite.) Quand Voltaire s'attaque, dans les Lettres Anglaises, à certains problèmes politiques, économiques et philosophiques (terme très général

chez lui) le souvenir de ses précurseurs en « libre examen » est encore proche : quelques-uns ont parlé, d'autres sont montés sur le bûcher. Cent ans plus tôt (1633), trainé devant le tribunal de Rome, le vieux Galilée devait reconnaître que la terre ne tournait pas ; mais c'est du vivant de Voltaire que l'on coupa les oreilles au chevalier de la Barre, âgé de 17 ans, parce qu'il avait vu passer de loin une procession de capucins sans la saluer et même en chantant une chanson. Le Parlement voit fort bien ce qu'il y a de dialectique dans l'ironie de Voltaire : les Lettres Philosophiques sont brûlées devant le grand escalier du Palais de Justice par la main du bourreau. L'auteur se cache.

## “Ec. l'inf.”

ÉTRANGE siècle d'effervescence que ce XVIII<sup>e</sup>, temps de lucre et d'agiotage, de philosophie et d'invention, où se rencontrent les laques chinoises, le système de Law, et celui des physiocrates. La surface est riante : au sourire vainqueur des hommes nouveaux répond celui d'un parterre à peine conscient de la comédie qui l'immole. Ainsi Beaumarchais ne semble-t-il pas bien flaire la Révolution prochaine, et les Almayiva du parterre n'applaudissent-ils pas le « Mariage de Figaro » ? Le public de Voltaire commence à la bourgeoisie des villes — cette bourgeoisie éclairée comme on dit, talentueuse et riche à laquelle une aristocratie ruinée ou fatiguée ne dédaigne plus de s'allier (voyez le théâtre de Marivaux) et comprend jusqu'aux rois de l'Europe qui sont flattés quand on leur donne le titre de « philosophes » pendant que s'affermir le règne du « roi Voltaire ». La mode est aux déguisements, aux persans de Montesquieu, et tandis que la cour s'amuse à des bergeries au Trianon, les soubrettes, sur la scène, jouent assez finement le rôle de leurs maîtresses. Les idées de Voltaire ont elles aussi des travestis légers, transluçides ; sous l'accoutrement oriental, ou romanesque, les personnages et les idées sont plus accessibles. C'est même l'accoutrement qui les rend limpides : le philosophe et son époque se devinent. Et quoi de plus lisible et de moins aride que ces innombrables articles, ces libelles, ces sotties, ces pamphlets, ces dialogues brefs qui composent le plus gros de l'édifice voltairien ? Là, tout est plein sans être jamais enflé, cette philosophie est si claire qu'on n'a pas manqué de lui dénier le titre de philosophie... C'est là que certains journalistes contemporains devraient prendre leurs cours du soir si l'exercice du galimatias et du mensonge effronté ne les a pas encore anéantis, et si le goût du scandale et des ragots imbéciles leur laisse encore celui de penser. Que ne relisent-ils Voltaire,

au lieu de donner par exemple à quelque feuille naïve le nom de l'immortel Candide ?

Voltaire a près de soixante ans lorsqu'il ne se contente pas d'être le prince des lettres. C'est en s'attaquant à la justice, aux tribunaux en exercice qu'il va montrer ce qu'est un « vrai philosophe ». L'année 1760, le

## par Georges PEYROULES

jeune Calas, fils d'un marchand protestant de Toulouse, est trouvé assassiné dans la boutique paternelle. On soupçonne le père d'avoir tué le fils pour l'empêcher de se faire catholique. Après un long procès, le père subit le supplice de la roue. Voltaire soulève l'opinion, il fait démarches sur démarches, entreprend une véritable campagne de presse, et dans le préliminaire du *Traité de la Tolérance* qu'il publie pour cette occasion, il expose l'affaire Calas avec une force et une clarté nouvelle : ou bien le père Calas est coupable, et c'est un parricide par fanatisme, ou ce père est innocent et c'est une injustice par fanatisme. Dans les deux cas, nous sommes en présence du vieil adversaire de Voltaire : le fanatisme, l'obscurité, l'infâme, celui qu'il nomme à la fin de ses lettres aux amis : « Ecrasons l'infâme. » Ou bien : « Ec. l'inf. » afin que la censure ne comprenne pas. Ce n'est qu'au bout de trois ans (l'affaire Dreyfus a été plus longue) que grâce à l'action entreprise, la mémoire du malheureux Calas est réhabilitée et que la France applaudit le philosophe. « Durant tout ce temps, écrit Voltaire, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché comme un crime. »

## Anciens et nouveaux convulsionnaires

DANS un discours célébrant le 250<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Voltaire, il y a deux ans, un de nos académiciens déclarait : « La statue ôtée de son socle, l'opinion ne s'est pas trompée : l'opération comportait un sens symbolique, et c'est moins au métal non ferreux qu'à Voltaire même qu'on en avait... Je sais bien que Voltaire, dans ces temps de pensée dirigée (il s'agit de l'époque de la Révolution nationale) n'était pas beaucoup à la mode, encore qu'il ait été l'ami de Frédéric II ». Opération symbolique, dit notre académicien. N'est-il pas la victime d'une illusion distinguée ? Il s'agissait alors de métal non ferreux, et peu important, je crois, la figure de la statue. D'autres dieux occupaient la scène, et la culture nazie ne pratiquait pas l'envoûtement, mais la « méthode active ». N'avons-nous pas vu en ce temps-là, à la Sorbonne, une « chaire de Judaïsme », occupée par un convulsionnaire que ce journal a nommé et que nous ne nommerons pas deux fois ? Et cet obscur pédagogue, ce Fréron, n'a-t-il pas écrit un Voltaire antijuif ? Et ce libellé oublié, qui faisait semblant de rapporter les bons mots de Voltaire sur l'Ancien Testament, n'était-il pas en réa-

lité un petit crochet de rabatteur ? Et ce rabatteur n'avait-il pas l'ambition de montrer aux Français qu'un Voltaire qu'ils prenaient pour un libérateur du genre humain, n'était en vérité qu'un précurseur ignoré, un ancêtre du docteur Goebbels ? « Guyon, Patouillet, Chaudon, Nonotte ne sont que des fanatiques du coin de la rue, des misérables à qui on ne prend pas garde, écrit Voltaire : mais un jour de Saint Barthélémy, ils feraient de grandes choses. » Il n'y a plus de Saint Barthélémy, ou du moins le combat est plus clair et les victimes plus instruites, mais pour les grandes choses, nous en avons vu de plus grandes et que Voltaire ne pouvait pas rêver. « Oui, s'écrie-t-il, je les ai vus, ces convulsionnaires, je les ai vus tordre leurs membres et écumer. Ils criaient : il faut du sang ! Ils sont parvenus à faire assassiner leur roi par un laquais et ils ont fini par ne crier que contre les philosophes. » Le lucide Voltaire

n'a rien vu. Que sont les convulsionnaires de Saint Médard à côté des nôtres ? Est-ce que nos saintes ligues ne sont pas plus farces que les siennes ? Est-ce que la torture contre laquelle il s'élevait n'amuserait pas nos cours de justice quand elles reçoivent les inventeurs de la « baignoire » et de la « moulinette » ? Est-ce que ces techniques ne laissent pas la « question » d'autrefois aussi loin derrière elles qu'une Chrysler nos vieux phaétons ? Est-ce que nous n'avons pas sur les bras une meute de Patouillet et de Nonotte ? Est-ce qu'ils ne publient pas leurs Mémoires ? Est-ce qu'ils ne font pas parler la presse ? Y a-t-il plus voltairiens que ces gentlemen qui mobilisent les coupeurs de têtes pour assurer en Malaisie la défense de leurs droits spirituels ? Décidément, Voltaire ne sourit pas toujours. L'infâme de notre temps lui donne quelquefois l'envie de rire, mais non celle de se taire.

## LA LECTURE, ce vice impuni...

RIEN DE TEL QU'UN ROMAN POUR QUE LE TEMPS S'ENVOLE

André DHOTEL : David (Edit. de Minuit).

L'histoire d'une enfance dans la campagne champenoise. Un récit sobre et limpide qui contracte avec la multitude de romans « noirs » dont nous sommes saturés. Une bouffée d'air frais.

André PHILIPPE : Michel Rondet (Hier et Aujourd'hui).

C'est la vie de Michel Rondet, mineur, fils et petit-fils de mineurs, premier secrétaire général de la Fédération des Gueules Noires. L'épisode central du récit est le massacre du Brûlé, près de la Ricamarie, perpétré par le gouvernement de Napoléon III contre les mineurs grévistes. Une œuvre émouvante, un vibrant hommage aux véritables héros de notre temps.

Pierre COURTADE : Elseneur (La Bibliothèque française).

Sur les données de « Hamlet », une tragédie qui exprime le drame le plus profond de notre époque : comment agir pour chasser l'injustice, seul ou avec les autres hommes ?

Ce n'est pas le prince falot d'Elseneur qui trouvera la solution, mais le peuple de ce pays dressé pour défendre ses libertés. Un livre extraordinairement intelligent écrit dans une langue admirable de sobriété et de vigueur.

### POUR LES AMOUREUX DE POESIE

ARAGON : Le nouveau crève-cœur (Gallimard).

Ce n'est tout au long qu'un chant, superbe d'envol, où s'entre-croisent la colère et l'amour, tissés sur la trame des jours que nous vivons.

Louis PARROT : Blaise Cendrars (P. Seghers).

Le dernier ouvrage du regretté Louis Parrot, consacré à l'un de ceux qui jouèrent le plus grand rôle dans la « révolution » poétique du début de ce siècle. C'est une excellente introduction à un écrivain dont toute l'œuvre, par sa couleur, sa fougue, son enthousiasme, est un hymne à la beauté du monde.

## Si vous allez au Théâtre...

NE MANQUEZ PAS :

— Marigny : Hamlet (9).  
— Comédie des Champs-Élysées : Ardèle ou la Marguerite (9).

— Comédie-Française-Luxembourg : Les Temps difficiles (8 h. 1/2).

— Comédie-Française - Riche-lieu : Tout (de 7 à 10).

ALLEZ VOIR :

— Comédie-Française-Luxembourg : L'Inconnue d'Arras (7 h. 1/2).

— Atelier : Antigone (7 h. 1/2).  
— Marigny : Occupe-toi d'Amérique (7).  
— Comédie-Française-Luxembourg : La Reine morte (7).

A LA RIGUEUR :

— Comédie-Française-Luxembourg : Les Mal-aimés (6 h. 1/2).  
— Comédie-Française-Luxembourg : La peine capitale (5).  
— Comédie-Wagram : Interdit au public (5).

A EVITER :

— Gymnase : Rêves d'amour (3 heures).  
— Antoine : Les Mains sales (1 1/2).  
— Marigny : Partage de midi (...J'hésite à noter...) (1).  
— Théâtre de Paris : Das Kapital (1/2... et l'infini).

## “La Femme à l'Orange”

une toile de K. GLEB

remarquée à l'Exposition des Peintres Juifs, 14, rue de Paradis



ETS “ELES”

Magasin : 46, rue d'Italie  
Ateliers : 8, rue Berlioz  
Tél. : LYCEE 67-08

MARSEILLE

CONSTRUCTIONS RADIO - ÉLECTRIQUES

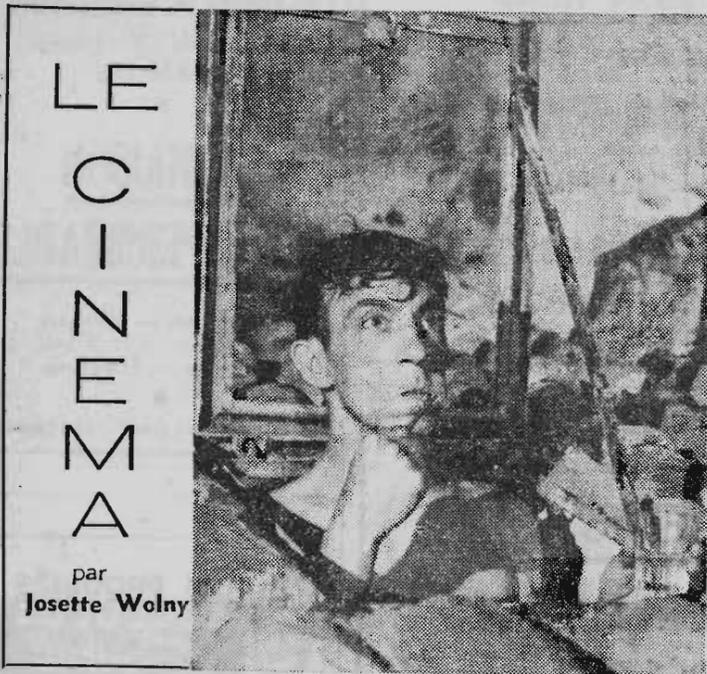
FILMS RECOMMANDÉS

Quelque part en Europe.  
Jody et le Faon.  
Jean de la Lune.  
Les Casse-Pieds.

# Spectacles ARTS Lettres

## LE BLÉ DE WROCLAW

par Roger PAYET-BURIN



Raymond Bussières dans « Fandango »

LE  
C-  
N-  
E-  
M-  
A

par  
Josette Wolny

### FANDANGO (Français)

Le scénario ?... une anodine et conventionnelle petite histoire d'amour autour de laquelle on a, comme il se doit, brodé quelques intrigues.

Un couple, Annette et François (Annette Poivre et Raymond Bussières), et une jolie fille : Angelica (Ludmilla Tcherina) s'intéressent à une auberge isolée où personne ne descend jamais. Ils trouvent le moyen d'y amener un client, Monsieur Fleur (Jean Tissier), puis un pensionnaire (Luis Mariano), qui, dans le film, se prénomme José.

La maison propre et tout le monde est joyeux. Mais José et Angelica se sont épris l'un de l'autre. Le malheur est que l'amoureux n'a que sa voix... et pas un sou en poche. Il part donc à la recherche de la fortune, comme au cinéma, évidemment !

Toujours comme au cinéma, Angelica le retrouvera à Nice pendant que M. Fleur, escroc sympathique, se fera arrêter et léguera sa voiture

(qu'il avait volée) et son argent (qu'il avait également volé à Annette) à Raymond Bussières ébahi.

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. L'auberge devient célèbre. Nos amoureux s'épousent. Annette retrouve François. Il y a du soleil et des chansons dans l'air.

Les photos sont bonnes. Il y a quelques gags drôles et, n'était la platitude du scénario et la présence de Mariano et de Tcherina, le film serait passable. Luis Mariano, s'il chante juste, parle faux, ce qui ne laisse pas d'être gênant pour le spectateur. Il n'a fait aucun progrès en comédie et il est toujours aussi bellâtre et énervant que dans « Histoire de chanter », son premier film. Quant à Ludmilla Tcherina, elle est belle et glaciale, sans plus.

S'il n'y avait les excellents comédiens que sont Annette Poivre, Raymond Bussières et Jean Tissier, qui relèvent heureusement le film, on se demande ce que cela donnerait !

### LES DIEUX DU DIMANCHE (Français)

Enfin un bon film, sur le football !

Jeannette (Claire Maffei), a épousé un gardien de but (Marc Cassot). Celui-ci, excellent joueur, sera rapidement disputé par les directeurs sportifs et deviendra en peu de temps un « international » très demandé. La pauvre Jeannette essaiera les sautes d'humeur et la forfanterie de son mari.

Après la guerre, au cours de laquelle il a été blessé, il est obligé de quitter le stade. Désespoir. Heureusement, Jeannette est là. Avec elle, il retournera au village natal et reprendra le « bistrot » de son beau-

père. Il entraînera les jeunes pour qui le ballon rond est dieu. Et c'est là que naîtra son fils, futur champion de la famille.

C'est un sujet très simple, très vrai. Deux choses importantes à signaler : la bonne tenue de Marc Cassot qui se révèle comme le grand artiste de demain, et la maîtrise de Claire Maffei qui s'est dépouillée depuis « Antoinette », de tout un fatras scolaire inutile, qui est devenue vraiment elle-même, qui a une présence incontestable.

Félicitons aussi l'excellent montage où les bandes d'actualités sont habilement glissées dans les prises de vues.

### LA ROUTE INCONNUE (Français)

C'est un film où l'on souligne l'aide apportée par les Juifs marocains à celui qui n'était alors que l'explorateur Charles de Foucauld.

Que dire de ce film ? Il est techniquement d'une valeur qu'on ne saurait contester. Les photos sont souvent extraordinairement belles dans la simplicité même des décors. Je fais toutefois une restriction pour le début où les scènes qui se déroulent à l'intérieur, dans la demeure de je ne sais quel ministre, sont d'un rare pompérisme. Il est heureux qu'on ne leur ait réservé que quelques mètres de pellicule !

Charles de Foucauld, capitaine de l'armée, veut partir en mission. Tout contribue à le décourager. Mais il parviendra à prendre la route du Maroc et, là, déguisé en rabbin, il parcourra, aidé par les tribus juives, les routes insondables d'un Maroc fermé aux Européens. Il parviendra à son but.

Cela aurait pu être un excellent documentaire si Léon Poirier s'était dépouillé de son esprit de soutane

qui lui fait nous montrer sur la fin de sa bande un Foucauld illuminé par un cléricisme qui n'a guère de place au fond du bled, sous un soleil de plomb et qui double ainsi le premier film de Poirier qui nous traitait de la conversion de ce héros du désert.

Et puis, il y a autre chose, une chose qui n'est pas pardonnable ! Léon Poirier nous a fait expliquer en long, en large et en travers, que ce film avait un but précis : montrer que Foucauld avait été puissamment aidé par les Juifs. Alors, pourquoi nous montrer les doigts crochus de ceux-ci, leurs yeux brillants de convoitise et l'intérêt du grand Rabbin à ce que l'on sache en haut-lieu, qu'il a tout fait pour aider Foucauld et qu'il espère qu'on ne l'oubliera pas... encore un reste de la lutte de religions !

Excellente interprétation de Robert Darène et découverte d'une jeune Juive extraordinairement douée, fille d'un commerçant de Marrakech : Zemane Guela.

QUAND tel pays propose son alliance aux uns et la refuse aux autres, et qu'il offre aux premiers tout ce que la science militaire est arrivée à produire de plus monstrueux, quand la presse et la radio de ce même pays excitent quotidiennement à la haine contre les nations qui ne sont pas ses clientes, il faut crier le plus haut possible, dans un esprit non de panique mais de sauvegarde, il faut crier que la paix est en danger.

Personne ne croit plus au proverbe : *Si vis pacem para bellum*. Déjà Condillac écrivait, il y a quelques trois cent ans : « Si vous voulez conserver la paix, soyez toujours prêts à faire la guerre avec avantage : maxime usée dans les livres et inconnue dans la pratique ». Il est remarquable, néanmoins, que de tous temps les fauteurs de guerre aient dû donner le change sur leurs intentions. C'est que les peuples n'ont jamais voulu la guerre, ne l'ont jamais faite, si courageusement, soit-il, que par nécessité. Mais l'Histoire les a vus tant de fois entraînés dans des luttes où ils n'avaient rien à gagner, soutenir même de leurs bras les gouvernements agresseurs que la fatalité de la guerre a fini par s'imposer aux esprits les plus généreux.

\*

Qu'en est-il en 1949 ? Jamais les préparatifs de guerre n'ont paru poussés plus fiévreusement, et c'est d'une préparation totale qu'il s'agit, technique et morale. Pourtant les peuples gardent confiance. Ils sentent que pour la première fois peut-être, le problème de la guerre ou de la paix dépend d'eux. Cela, parce que dans plusieurs pays d'Europe et d'Asie, ils sont eux-mêmes au pouvoir et y pratiquent de toute nécessité une politique pacifique. Et, parce que dans les pays où ils restent écartés du pouvoir, les peuples sont désormais capables de juger leurs gouvernants et de peser sur leurs décisions.

Comment expliquerait-on autrement que partout dans le monde des millions de gens se dressent aujourd'hui pour défendre la paix ? Ils répondent à l'appel de leurs écrivains, de leurs artistes, de leurs savants. Il est naturel en effet que les « hommes de l'Esprit », montrent ici le chemin. La guerre leur est funeste, et la préparation de la guerre. Federico Garcia Lorca, le grand poète espagnol, fut exécuté à Grenade par les mercenaires de Franco. On vient d'assassiner en Turquie le premier romancier de ce pays, Sabahaddin Ali. Pablo Neruda est traqué au Chili, et au royaume de la libre entreprise, c'est-à-dire aux Etats-Unis, Howard Fast est menacé de prison. Pour ceux qui font la guerre ou la préparent, il importe d'abord de réduire au silence les grandes voix qui pourraient les dénoncer.

\*

De telles voix s'élèvent aujourd'hui, elles se sont élevées pour la première fois — depuis qu'officiallement la guerre est finie — au Congrès de Wroclaw. C'est qu'en effet, dès la capitulation nazie et nipponne, certains ont continué par la « guerre froide », avec changement d'adversaires. En quelques endroits, Grèce ou Viet-Nam, le mot « froide » est même de trop. C'est de quoi le Congrès de Wroclaw s'était entre-tenu, appelant à une véritable mobilisation contre le danger de guerre.

Dans nos journaux réactionnaires, on avait cru spirituel de railler les congressistes. On s'était gaussé

de leur « idéalisme ». Or la suite a montré comment ils ont su exprimer les sentiments profonds des peuples. Depuis Wroclaw, les mouvements en faveur de la paix se sont multipliés, dont le plus connu est celui de Garry Davis. Quant au mouvement issu de Wroclaw, il s'est lui-même développé dans des proportions étonnantes. Ceux qui ont assisté au meeting tenu par les membres du Bureau International ne sont pas près d'oublier l'immense foule qui remplissait ce soir-là la Grande Salle de la Mutualité. Ils se rappelleront longtemps la ferveur qui montait vers ces femmes et ces hommes symbolisant la résistance à la brutalité, vers Ella Winter du pays de Truman et vers Alexandre Fadéev, du pays de Staline, vers chacun d'eux, porte-parole de son peuple.

« Nous avons décidé, dit Aragon, de ne laisser aucun pays du monde en dehors de ce grand filet de la Paix que nous jetons sur le globe terrestre. Nous avons décidé d'affronter partout la discussion,

d'aider à confronter les points de vue de ceux qui veulent la paix, et qui ne rejoindront pas nécessairement nos rangs. »

Tant il est vrai que la paix représente le but primordial à atteindre, au prix duquel les divergences de doctrines politiques et de confessions religieuses doivent nécessairement s'estomper. Ce qui ne signifie pas, tant s'en faut, que le rassemblement s'opère dans le vague. Il est une question capitale, qui exige une réponse sans ambages : celle de savoir où sont les forces de guerre, où sont les forces de paix. Or, les intellectuels groupés aujourd'hui autour des résolutions prises à Wroclaw paraissent bien avoir adopté à cet égard l'attitude la plus nette. Au même meeting où le communiste Aragon tenait les propos que l'on vient de citer, l'abbé Boulier envoyait un message où il disait entre autres :

« En 1949, l'agression doit dire son nom. L'agresseur est celui qui stocke les bombes atomiques, qui refuse d'en dire le nombre, qui annonce son intention de s'en servir et qui rapproche sans cesse les bases d'où les bombardiers atomiques prendront leur envol. »

« Et quels sont ceux qui veulent la paix ? Ceux qui demandent à causer. Vous dites qu'ils ne sont pas sincères ? Mettez-les donc au pied du mur. Mais pour cela, il faut encore causer. »

## LE THEATRE

par  
Roger MARIA

### DAS KAPITAL

« Das Kapital... sans intérêt ». « Malaparte ?... Kaputt ! ». « Déjà Caméleon perçait sous Malaparte ». Tout ce qu'a recueilli le signor Curzio Malaparte, en faisant jouer à Paris sa grotesque production, c'est un faisceau de flèches bien françaises qui sifflent de partout avec une sympathique unanimité et dont les trois plaisanteries cideessus sont des échantillons courants. M. Henri Bernstein, avec un tranquille dédain, y est allé de la sienne dans *Le Monde* du 8 février ; il s'est borné à laisser tomber, en passant, ce propos acéré : « Le bon goût (...) me semble nous préserver de ce monsieur qui s'intéresse à Marx ; je n'ai pas la mémoire des noms. »

« Ce monsieur qui s'intéresse à Marx... » Il conviendrait de préciser : ce pitre ignorant qui prétend faire une pièce de théâtre sans en connaître les règles élémentaires et qui a l'outrecuidance de nous entretenir de Marx et des révolutionnaires des diverses tendances alors qu'il ne sait exactement rien de la vie et des idées de son personnage central.

Il n'y a pas d'objection à ce que l'on nous offre un théâtre politique et même anticommuniste, puisque c'est à la mode ; mais, dans ce cas, l'œuvre du fabricant doit être jugée d'un point de vue politique, et la simple vérité, l'honnêteté élémentaire ont bien quelque droit lorsque c'est une personnalité historique que l'on met en cause. Quand Victor Hugo ou Dumas père refont la petite histoire à leur façon pour bâtir leurs drames romantiques, leurs erreurs, volontaires ou non, sont sans conséquence. Mais lorsqu'il s'agit de porter un juge-

ment historique sur Napoléon (des dizaines de pièces), la Révolution française (*Les Loups*), un moment de la première guerre mondiale (*Le matériel humain*), encore convient-il, comme Romain Rolland et Paul Raynal l'ont fait pour ces deux œuvres, de respecter les faits. Tout particulièrement si la pièce a des prolongements appuyés dans le présent.

La place nous manque pour épilucher ce pauvre répertoire de toutes les contre-vérités, falsifications, interprétations tendancieuses de Marx et du marxisme que ce Malaparte offre à la basse bourgeoisie. Avec *Les mains sales* et *Das Kapital*, les lecteurs de feu *Gringoire* et de *Paroles françaises* sont gâtés.

J'ai observé toutefois que, contrairement à la pièce de Sartre, celle du commensal du bourgeois de la Pologne ennuyait manifestement l'auditoire. D'acte en acte, la salle se vide d'une façon assez sensible.

Un mot encore : qu'est-ce que l'excellent Pierre Dux vient faire là-dedans ? Lui qui a toujours fait preuve d'un talent sans défaillance à la Comédie-Française, il joue son Karl Marx en toutruant ; il n'y a pas que la barbe qui est fautive dans son personnage. Alain Cuny, dans un rôle insupportable, est... tout simplement insupportable. Seule Renée Devillers incarne humainement Jenny Marx.

Quant au spectateur, il est sûr de ne pas se tromper en allant voir n'importe quelle caleçonnade de M. Jean de Létraiz et pourtant... plutôt que de subir ce prétentieux pensum.

# POUR VOS ACHATS... voici les adresses que nous vous recommandons :

## A PARIS

THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD  
209, rue du Fbg St-Denis (Métro : La Chapelle). — Tél. NOR 34-79

La compagnie d'art yddisch « YKUT »  
présente

### « Les Enfants du Forgeron »

(Dem Schmüds Kinder)

Comédie musicale en 3 actes, de Perez Hirschbein  
Mise en scène de M. Kinman — Musique : H. Kohn  
Décors : A. Scheiner — Costumes : F. Herman

Soirées les samedi, dimanche, lundi à 21 heures  
Location tous les jours de 11 h. à 13 h. et 15 h. à 19 h.

## A MARSEILLE

Pour un bon poste radio

UNE MAISON

### AUDITORIUM RADIO

97, rue de Rome — MARSEILLE

AGENT OFFICIEL : PHILIPS

Conditions particulières aux lecteurs de  
« DROIT ET LIBERTE »

Maison R. CHALHON

14, rue de l'Académie  
MARSEILLE

LA MAISON

DE L'IMPERMÉABLE

Canadiennes — Blousons  
Parapluies — Tissus  
Confection — Bonneterie

Prix spéciaux pour revendeurs

### COMMERÇANTS - ARTISANS - INDUSTRIELS

Savez-vous que 35.000 lecteurs de tous milieux s'intéressent à ce journal ?...

**CES 35.000 LECTEURS SERONT VOS CLIENTS**

Si vous faites de la Publicité dans « Droit et Liberté »

Confier votre Publicité à « DROIT ET LIBERTÉ »  
c'est augmenter vos recettes !

Adressez-vous à notre Service Publicité « DROIT ET LIBERTÉ »

14, Rue de Paradis, PARIS-X<sup>e</sup> — Téléph. : PRO. 90-47

C'est avec un vif plaisir que nous avons appris le mariage de M. Georges LIBERMAN, fils du dévoué diffuseur et propagandiste de « Droit et Liberté » dans le 3<sup>e</sup> arrondissement, avec Mlle Jacqueline HARDY. Nous adressons nos plus sincères félicitations aux jeunes époux et à leurs parents.

#### AVIS IMPORTANT

Afin de pouvoir présenter un tableau complet de la vie juive en FRANCE, AFRIQUE DU NORD, SUISSE, BELGIQUE, HOLLANDE et LUXEMBOURG, la société IMPRESS, qui va éditer prochainement

« L'ANNUAIRE  
DU JUDAISME »

demande à toutes les organisations et à toutes les personnes pouvant lui fournir des renseignements sur les différentes activités juives dans ces pays de le faire le plus rapidement possible. Merci !

Dernière limite : 15 mars 1949  
Adressez toute la correspondance à :

IMPRESS, 6, Bd Poissonnière,  
PARIS — Tél. : PRO. 87-42.  
(Communiqué.)

AMÉRIQUE DU SUD  
AMÉRIQUE DU NORD  
PALESTINE

#### « OCÉANIA »

VOYAGES - TOURISME  
4, rue de Castellane  
Tél. : Anjou 16-33

POMPES FUNÈRES  
ET MARBRERIE

Édouard SCHNEEBERG

43, rue de la Victoire, PARIS-9<sup>e</sup>  
Tél. : TRI 88-56. Nuit: TRI 88-61

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS  
106, RUE LAFAYETTE - PARIS - Métro : Poissonnière - Gare du Nord

WATERPROOF  
STAINLESS

LA MONTRE  
DE QUALITÉ

O 44 MONTRE SUISSE A RUBIS. FILLETTE 1450  
L 44 OU GARÇONNET 1950  
F 44 GARÇONNET. FILLETTE ANCRE 15 RUBIS 3285  
A 44 FILLETTE. DAME. VERRE OPTIQUE 3485  
D 44 HOMME. TROTTEUSE CENTRALE 4885

BON DE  
GARANTIE

### ATTENTION !

Retenez votre soirée du  
26 mars

pour assister au gala annuel  
de l'U.G.E.V.R.E.

Grand programme artistique,  
nombreuses vedettes de la radio  
et de l'écran

Les meilleurs TISSUS  
Toutes FOURNITURES  
pour TAILLEURS

chez

ZAJDEL

89, rue d'Aboukir - Paris-2<sup>e</sup>  
Mo : St-Denis Réaumur, Sentier  
Tél. : GUT 78-87

WILLY

De l'ancienne  
clinique populaire  
Visites - Piqures - Ventouses  
48, rue Ramponneau - PARIS  
Métro: Belleville. Tél. MEN. 56-17

AU POSEUR DE LINOS

grand stock de  
Linoléum, Réamoléum, Balatum  
Toiles cirées, Papiers peints, etc.  
Ets MAURICE WAIS  
98, boulevard Ménilmontant,  
PARIS-XX<sup>e</sup>  
M.: Père-Lachaise. Tél. OBE 12-55  
Succursale :  
40, rue de Rivoli. PARIS-IV<sup>e</sup>

### Confiserie du Muguet

Société anonyme au capital de 10 millions de francs

5, rue Maurice-Korsek — MARSEILLE

BERLINGOTS, BONBONS ANGLAIS, BONBONS  
ACIDULES, CAMELS AU LAIT, DRAGEES  
SURFINES, GRAINS D'ANIS, CAILLOUX DE  
— MER, PRALINES, BONBONS FOURRES, —  
HALVA, etc...

ARTICLES POUR FORAINS

SOCIÉTÉ  
DES CHEMISERIES

NOVELTY

1, rue de la République  
MARSEILLE

ARTICLES  
POUR HOMMES

CHEMISES  
SOUS-VETEMENTS  
CRAVATES

Une remise de 5 % sera faite  
à nos caisses  
au porteur de cette annonce

Nos vives félicitations à nos amis  
Jéna et Séverin Tiefenbach à l'oc-  
sion de la naissance de leur fils  
Henri.  
Le Comité de U.J.R.E. du 15<sup>e</sup> Arr.

LES PRODUITS  
"SUCCULUS"  
sont  
succulents

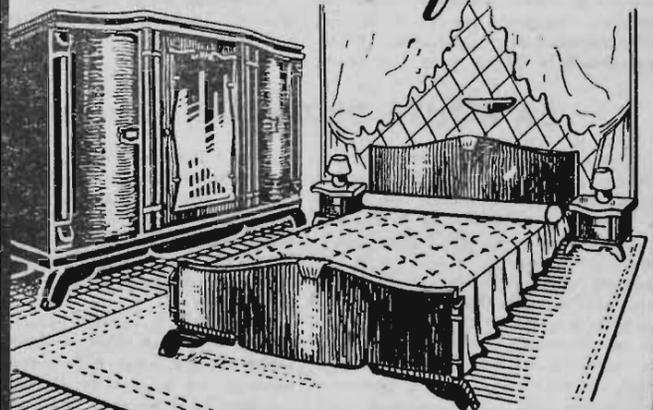
ENTREMETS

SUCRES VANILLES  
VANILLES  
VANILLINES  
AROMES

Etablissements COHEN  
11, boulevard Garibaldi  
MARSEILLE

Impr. Centr. du Croissant  
19, r. du Croissant, Paris-2<sup>e</sup>  
P. ROCHON, Imprimeur

Pour de  
beaux meubles de qualité  
adressez-vous à une  
maison de confiance



L'USINE PASQUET

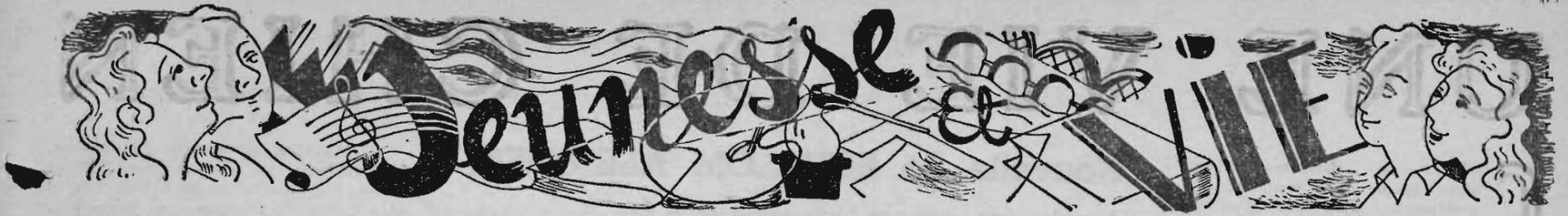
Maison de confiance fondée en 1885

Vente

30, RUE DE LA RÉPUBLIQUE  
27, RUE GRIGNAN  
22, RUE DE FORBIN  
MARSEILLE

SUCCURSALES :  
AVIGNON 37, RUE DU VIEUX SEXTIER  
AJACCIO 4, RUE DU MARECHAL ORNANO

nos avantages :  
VENTE DIRECTE AUX PARTICULIERS  
LIVRAISON DANS TOUTE LA RÉGION  
GARDE MEUBLES GRATUIT  
FACILITÉS DE PAIEMENT  
MEUBLES GARANTIS PAR CERTIFICAT



# L'heure du choix

Res, non verba.

Aux nombreux problèmes qui se posent aujourd'hui à la jeunesse, les jeunes juifs ne sont pas étrangers. Le débat organisé par les Cadets aux « Bouffes du Nord » en est une preuve. Face aux menaces de ceux qui rêvent de fourbir à nouveau « le couteau de cuisine » de Maurras, qui songent à nouveau à provoquer un sanglant conflit pour conserver par le fascisme — d'iniques privilèges, beaucoup de jeunes juifs ont compris que la voie du salut était l'Union et l'Action « pour un avenir meilleur et pour la Paix ».

Si les étudiants juifs adoptent ce mot d'ordre, on doit cependant regretter que la direction de l'Union des Etudiants Juifs de France, tergiverse et hésite à prendre parti. Des propositions concrètes d'action en commun ont été faites à différentes reprises au Comité Exécutif de l'U.E.J.F., tant de l'extérieur que de l'intérieur, propositions auxquelles il a été opposé un système de « neutralité ». Certains dirigeants de l'U.E.J.F. ont-ils oublié les années de l'occupation hitlérienne, où l'expérience a montré que la « neutralité » qui endort la vigilance et désarme la volonté coûtait en fin de compte plus cher que l'action ? Et combien de temps encore feront-ils semblant de ne pas entendre les voix de plus en plus nombreuses qui, parmi les étudiants, expriment une volonté d'union et d'action ? La commission des relations extérieures de la section de Paris de l'U.E.J.F. a pris position : lutte contre le racisme, lutte revendicative, lutte pour la défense de la culture et de la paix. Le Comité de Paris a adressé une résolution au Bureau International de Liaison des Intellectuels pour la Paix (issu de Wrocław) pour saluer ses efforts. C'est bien. Mais c'est insuffisant. Ce qu'il faut, c'est aux côtés de

la jeunesse démocratique de France et du monde, réaliser l'union agissante de la jeunesse juive de ce pays, pour que l'espoir, devienne certitude de plus en plus proche, que demain sera meilleur et plus beau qu'aujourd'hui !

Et s'il est encore des étudiants et des jeunes juifs qui reculent l'heure d'un choix nécessaire, c'est à nous tous, qui avons compris, de les éclairer. Bien souvent, abusés par des mots qui, détachés de la réalité qu'ils expriment, ont perdu leur sens, ils n'ont pas horreur des choses infâmes, trompés par de beaux noms et ils s'écartent des choses louables dénaturées par des noms odieux. César n'obtint-il pas des Romains, sous le titre d'Empereur, le pouvoir qui lui fut refusé sous celui de roi ? Des « plumitifs » avilis, fausses élites et aboyeurs de mensonge ont l'infamie de jouer ce rôle coupable — mais bien rétribué — de diviseurs de la jeunesse. Que nos amis ne s'y laissent point prendre. Nous ne demandons pas aux jeunes juifs d'abandonner leurs convictions, nous les appelons à défendre leur avenir, à défendre la Paix, à défendre le droit d'avoir des convictions.

Nous sommes certains d'être entendus car jamais la jeunesse juive n'acceptera de devenir l'alliée de ses bourreaux nazis auxquels les fauteurs de guerre, au lieu du juste châtiment, offrent des perspectives de revanche.

Raph. FEIGELSON.

L'Œuvre de Secours aux Enfants (OSE) communique :

Les associations sportives Sport et Joie et Maccabi organisent un cross-country le dimanche 27 mars 1949, de 9 h. à 12 h., au stade de l'Amiral-Bruix (Porte Dauphine).

Les enfants, à partir de 12 ans, et les adolescents et adultes, garçons et filles, peuvent s'inscrire au bureau de Sport et Joie, à l'OSE, jusqu'au samedi 19 mars 1949 dernière limite.

Pour tous renseignements et inscriptions, s'adresser soit à « Sport et Joie », soit au Secrétariat des Cadets ou à l'association sportive Fraternité Y.A.S.C., 14, rue de Paradis, Paris (10<sup>e</sup>).

Nous sommes heureux de présenter toutes nos félicitations et nos meilleurs vœux à notre ami, Albert Klein, et à sa femme, Clara, à l'occasion de la naissance de leur fils Gérard.

# Le facteur revient plusieurs fois

Les photos commencent à affluer à la rédaction de « Droit et Liberté », et la Commission des Jeunes ne sait plus où donner de la tête.

Dany fait beaucoup de bruit et sème la pagaille partout, le placide et doux Lick glousse de joie en trouvant une photo « qui se pose un peu là », et Line, tête dans la main et crayon à la bouche, est fort embarrassée par ce choix si délicat. Daniel ne se tient plus d'aise lorsqu'il reçoit des lettres comme celles de Max Fuks, Greta Herenstat, de Paris, de J. Dugowson, de Saint-Quentin, et de René Fajerweg, de Toulouse, qui toutes, nous félicitent et nous encouragent pour l'initiative que nous avons prise.

D'ores et déjà, nous pouvons vous annoncer que les nombreux lots qui récompenseront les gagnants du concours, comporteront notamment : des montres, un sac, des livres, des objets d'art, des stylos, des photos délicieuses de Maurice Baquet, Madeleine Sologne, André Le Gall, Bernard Blier, Noël-Noël, Gérard Philippe, Claire Maffei, Roger Pigault, Raymond Rouleau, Bussières, Annette Poivre, Lucien Barroux, J.-L. Barrault, Madeleine Renaud, etc.

Mais attention : lorsque vous envoyez vos photos, choisissez celles qui ont un fond assez clair, pas trop contrastées, aux contours très nets et, autant que possible, des gros plans. Le format admis ne descend pas au-dessous du 6x9.

N'oubliez pas de mentionner vos nom et adresse derrière les photos que vous nous envoyez, et de joindre la bande qui donne le thème choisi pour la quinzaine.

N'oubliez pas non plus de mettre une enveloppe affranchie à quinze francs portant votre adresse, dans vos lettres, afin que nous puissions vous renvoyer vos photos, après le concours !

Bonne chance à tous !



N° 3



N° 4



N° 5

CONCOURS DE PHOTOS

## BANDE A DÉCOUPER

Thème pour la 2<sup>e</sup> série : Photos humoristiques

## Sombre dimanche

Toute la journée, dans ma rue, il y a un piano qui égrène ses fausses notes. Evidemment, il ne les fait pas tout seul ! Ce n'est pas un piano mécanique. On les lui fait faire, ou plutôt, on les fait sur lui.

J'ai fini par être frappée par le fait que les sons tirés de cet instrument auraient donné le cafard — mais un cafard noir, un cafard implacable — à un régiment d'aviateurs. Et tout le monde sait qu'un aviateur est bien le plus joyeux des vivants !

J'ai voulu savoir quelles mains pouvaient ainsi témolner d'une prédilection si fidèle pour le genre « Sombre dimanche ».

Ma concierge qui s'enorgueillit du titre de « gazette de la rue Beauséjour », prit des airs mystérieux pour confier à mon oreille curieuse qu'il s'agissait de M. Jack X. trois étoiles, fils du général du même nom. Scrogneugneu, quelle aventure !

Me voilà, de l'air le plus innocent du monde, partie carillonner chez le général. Car il faut vous dire que le fameux Jack, dont on a anglicisé le nom pour faire plus noble, ayant jadis usé ses fonds de culottes, comme tout le monde, sur le banc du même square que moi, je

m'autorisai de cette ancienne amitié pour venir lui rendre une petite visite.

Et j'ai contemplé enfin de près le piano aux fameuses fausses notes, les mains fines et b'anches et le front lourd d'ennui du garçon. Il n'est pas malade, non. Il ne fait rien parce que le fils d'un général, avec en plus un tel nom, cela ne doit rien faire. C'est de bon ton.

A un moment, il m'a demandé, d'un air las, comment chasser l'ennui. Alors, ce que je ruminais depuis quinze minutes, m'a échappé. Je lui ai dit tout net que je n'avais pas le temps de m'ennuyer, qu'aucun de mes amis habituels ne s'ennuyait, que la marchande de quatre saisons ne s'ennuie pas plus que le mécano du Bourget. Et que l'ennui ne s'installe que si on lui accorde du temps.

Il a eu l'air aussi étonné que si on avait, devant lui, décroché la lune et m'a demandé tout de go ce qu'il pourrait bien faire de ses dix doigts. Evidemment, le problème est d'importance et mérite réflexion. Mais l'essentiel est qu'il ait compris que « Sombre dimanche » n'est pas une musique française, ni une chanson pour les jeunes.

DOUCE.

# LE MYSTÈRE DE LA RUE DU VENT-DANS-LES-VOILES

(de notre renvoyé spécial P. LICK-UL)

Résumé des chapitres qui n'ont pas paru : Nous sommes à la grande époque, celle de l'impôt fortement progressif et de la Croisade de l'air pur. Michaud-Michou vient de se rendre célèbre en lançant dans le grand public *La Java des Farfelus*. Au moment où il se tend à son cercle, un individu louche l'accoste dans la rue et lui apprend que la fermière, profitant de son absence, a égorgé le petit coq Martin. L'autre le toise avec mépris et lui répond sur un ton mystérieux qu'il connaît ses classiques.

\*

A cette heure de la journée, tous les services devaient travailler à la lueur de la panne quotidienne. Les employés qui s'affairaient plus ou moins entendaient à travers la porte la grosse voix de Michaud-Michou : — Enfin, y avait-il de quoi se plonger un couteau dans la cuisse ? — A laquelle une autre répondait : — Quand on songe que son impresario, un affreux bougre, s'est tiré 80 balles dans le crâne et qu'il est mort des suites de ses blessures ! — L'enquête n'avait-elle pas

conclu à un empoisonnement par l'oxyde de cuivre des balles ? — Bon Dieu ! c'est vrai !

Les deux hommes sortirent en coup de vent et atterrirent chez la buraliste :

— Une échelle, s'il vous plaît ! — Avec ou sans barreaux ? — Sans barreaux de préférence, je suis sujet au vertige !

Et c'est ainsi que le célèbre Michaud-Michou entendait conduire toute l'affaire. A vrai dire, ce fut elle qui le conduisit, et si elle n'avait pas eu son flair de baleine enrhumé, le funiculaire serait bel et bien parti, et avec lui toute la rue du Vent-dans-les-Voiles.

C'était précisément au N° 15 de cette rue que le garçon avait rencontré la fille et que la fille avait dit au garçon :

— Dans un vrai roman policier, t'aurais pas l'droit d'me tuer !

— Voyez-vous ça ! La belle gosse Rouge-à-lèvrès, petits oiseaux, collection Masque de Fer, sac à viande, cache-nombril et « tutti-quanté » !

Pendant ce temps, les uns parlaient en principe, les autres en

autocar. Bien mal leur en prit, car c'était le temps où Rosalinde collectionnait les épingles à cheveux et où Michaud-Michou relisait le dictionnaire de La Rousse (pour les amateurs professionnels de détectivisme privé), à seule fin de s'en servir comme arme contre les raseurs de bitume et les friseurs de poteau d'exécution. Mais cela ne devait pas toujours lui réussir, car un jour il s'entendit déclarer par l'un d'eux trois :

— Je suis un rédacteur libre, moi ! et je prendrai la marque de roudoudou qu'il me plaira !

— Tout doux ! Tout doux ! Le chenil va ouvrir dans quelques minutes et vous serez encore à mesurer mes chaussures à celles de vos collègues !

— Ça vaut bien la *Java des Farfelus*, entre nous.

C'est à ce moment que la chose se produisit...

La suite en ut majeur galvanisé, au coin de la rue et à gauche.

(Ce feuilleton n'ayant pas de commencement, on ne voit pas pourquoi il aurait une suite.)

# UNE VIE DE CHIEN

## Nouvelle de SCHALOM ALEICHEM

**C'**ETAIT un cabot maigrichon, muet comme une carpe, et qui n'attaquait point les gens. Il n'aimait pas, comme ses congénères, déchirer un pantalon, mettre une lévite en charpie ou mordre une jambe.

Tout le monde se plaisait à tourmenter ce pauvre Rabtchik, à lui flanquer un coup de bâton, à le gratifier d'une taloche dans les flancs, à lui jeter de grosses pierres ou à vider sur lui le seau hygiénique. Pour la communauté, c'était là un plaisir, sinon un devoir.

Rabtchik, après une de ces gracieusetés qu'on lui prodiguait généreusement, ne se retournait pas pour protester, comme font ses pareils, hurler ou montrer les crocs. Non ! Rabtchik courbait un peu plus l'échine chaque fois que les coups pleuvaient dru. Il jetait des cris de vive douleur : haou ! haou ! Après quoi il courait, à toutes jambes, la queue basse, se fourrer dans sa niche. Il y demeurait plongé dans des réflexions cyniques, ou, à l'occasion, faisait la chasse aux mouches.

D'où venait Rabtchik ? Personne ne connaissait sa généalogie, ne possédait le moindre parchemin sur son ascendance.

Dans sa pauvre vie de chien du ghetto, il eut affaire à Paraska. C'était une Petite-Russienne qui travaillait à la journée chez des bourgeois. Dès qu'elle l'apercevait, tout ce qui était à portée de sa main lui était bon pour frapper. Le plus curieux, c'est que Rabtchik se plaisait à rôdarder dans les parages de Paraska.

C'était surtout quand elle avait de l'ouvrage que Paraska s'acharnait sur la pauvre bête. Faisait-elle la lessive ? Rabtchik recevait un seau d'eau. Badiageonnait-elle ? il recevait toutes les pierres qu'elle trouvait dans la chaux. Pour échapper aux projectiles, Rabtchik apprit l'art de sauter ; il bondissait comme une balle au jeu.

**U**N jour, il jura de ne plus remettre les pattes au village, et tant que ses pattes purent le porter, malgré la douleur, il courut. Il atteignit enfin une bourgade, et lia connaissance avec ses congénères de l'endroit. Ils le humèrent, le flairèrent, puis lui dirent en chœur :

— Sois le bienvenu, compère !

— D'où viens-tu, quel est ce signe que tu portes sur l'échine ?

— Ah ! gémit Rabtchik, ne me le demandez pas ! C'est trop long à raconter... Peut-on trouver asile chez vous ? Pour une nuit seulement ?

— Mais, comment donc, avec le plus grand plaisir ! répondit le chœur cynique.

— Et la question de la bouff' ? s'enquit Rabtchik. Comment calmez-vous la faim quand l'estomac réclame ?

— Bah ! on n'a pas à se plaindre, compère. Il y a partout des poubelles et, avec la chair, Dieu-le-père a créé les os. Que les hommes grignotent la viande, c'est égal, puisque les os peuvent tout aussi bien satisfaire nos boyaux.

— Comment les maîtres se conduisent-ils à votre égard ? demanda Rabtchik, en agitant nerveusement la queue.

— Ah ! les maîtres sont partout les maîtres, soupirèrent philosophiquement les cyniques.

Alors on changea de conversation.

— Et Paraska ? s'inquiéta Rabtchik.

— Quelle Paraska ?

— Mais, voyons, Paraska, celle qui trait les vaches, frotte les parquets, badiageonne les murs, fait la lessive. Quoi, ici, on ne connaît pas Paraska ?

Les cabots le prirent pour un fou. Voilà des chiens heureux ! songea Rabtchik en s'étalant de tout son long sur la terre de Dieu.

Il était encore ahuri de l'affirmation de ses collègues. Quoi ! un pays sans Paraska, sans Fizig, sans gamins qui vous pourbassent toute la journée ! Et moi qui croyais ne rien pouvoir trouver hors de mon patelin !

Il finit par s'endormir et lit un rêve. Il se trouvait devant une poubelle où foisonnaient pain, bouts de saucisse, déchets de viande et trognons. Quelle noce ! Il n'avait que l'embarras du choix.

— Bon appétit ! lui lança le chœur des cabots indignés.

— Approchez donc, profitez-en ! leur dit-il poliment.

— Vas-y, collègue, nous ne sommes pas jaloux, lui répondirent-ils, très courtois.

Mais soudain un joyeux drille lui souffla dans le tuyau de l'oreille : « Eizig ! » Notre Rabtchik eut un sursaut, se réveilla et chercha vainement la poubelle d'abondance.

À l'aube, il visita toutes les cours à la recherche d'un morceau à manger, mais ne trouva rien.

— Peut-on casser la croûte chez vous ? demanda-t-il aux collègues.

— Pas ici, dans la cour voisine, peut-être...

Il visita toutes les cours, mais reçut partout la même réponse... Il avala sa politesse, et décida de recourir à l'action directe. Malheureusement pour lui, dès la première tentative, il tomba mal. On le regarda d'abord de travers, puis on lui montra les crocs. Résultat : il eut la queue coupée et fut chassé de la bourgade.

**A**LORS Rabtchik-Sans-Queue se mit à la recherche d'un nouvel asile.

Dans la bourgade voisine : accueil chaleureux, souhaits de bienvenue, cyniques vœux d'amitié, congratulations, et tout et tout... Mais lorsque vient le moment psychologique de la poubelle, on fait la gueule, on ronchonne, les crocs apparaissent. La peau du pauvre Rabt-

jamais vu de loup. Il crut reconnaître un collègue, s'étira, se dressa sur ses quatre pattes et marcha droit sur son interlocuteur.

— Qui es-tu, demanda le loup, hautain. D'où sors-tu ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Rabtchik exulta de joie : voilà un congénère à qui je pourrai ouvrir mon cœur de chien misérable ! Et il raconta au compère toute sa vie de chien errant. À la fin, il eut même ce mot sincère :

— Tu sais, je voudrais tomber sur un lion, un ours, ou au moins sur un loup !

— Et qu'en ferais-tu ? demanda le loup.

— Ce que j'en ferais ? Eh bien puisqu'il faut que je crève de faim, mieux vaut se faire dévorer par un loup que périr pitoyablement !

— Parfait ! répliqua vivement le loup en faisant claquer ses mâchoires. Sache que je suis loup ! J'ai grand'envie de souper de ta carcasse. Il y a trois jours que je n'ai rien dévoré !

À ces paroles, Rabtchik se recroquevilla, et un tremblement secoua tout son être :

— Seigneur loup, ô mon maître, supplia le cabot en pleurs, que Dieu t'envoie un meilleur dîner ! Que ferais-tu d'un maigriot comme moi ! Je t'en prie, aie pitié de mon âme de chien...

Ayant dit, Rabtchik laissa tomber le bout de queue qui lui restait, courba

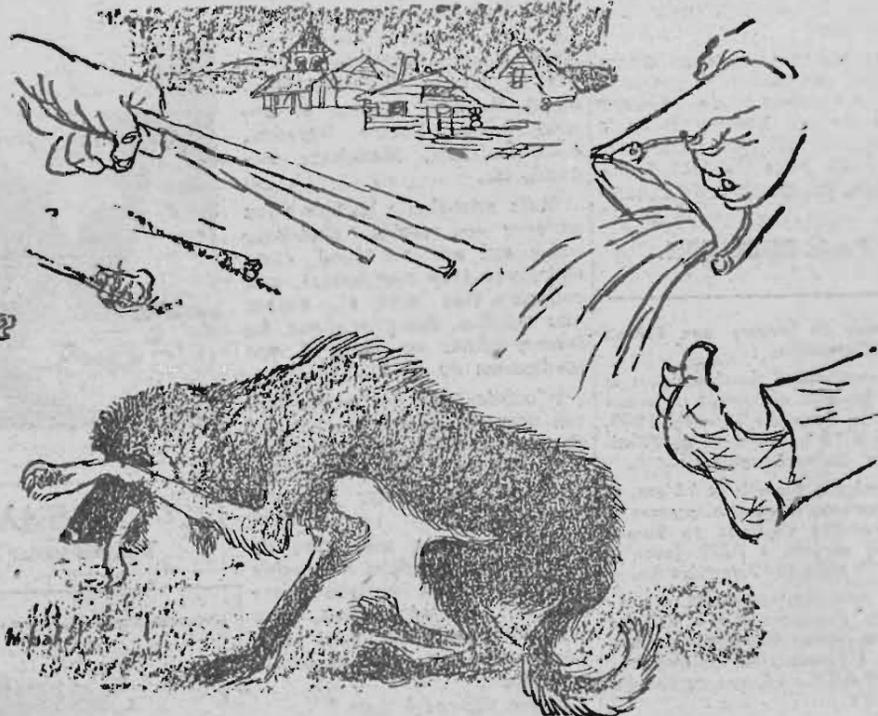


Illustration de M. BAHÉL.

chik, déjà assez malmenée, en montre de toutes les couleurs.

Alors le cabot, se résignant, fait cette ultime constatation : les hommes, certes, sont mauvais, mais les chiens ne valent pas davantage. Je m'en vais vivre parmi les fauves de la forêt !

Notre Rabtchik erra deux jours et deux nuits dans les bois solitaires. Il avait les entrailles serrées, le ventre creux, l'âme sur le bout de la langue, prête à s'envoler. La soif se mit de la partie. Il ne lui restait qu'à s'étendre pour que la mort vint le délivrer. Seulement, fait curieux, c'est à ce moment-là que la vie lui sembla digne d'être vécue.

Harassé de fatigue, tenaillé par la faim et la soif, il se coucha sous un arbre, la langue pendante. Toujours la même obsession : Où dénicher un croûton ? Comment atteindre un os, une flaque d'eau ? La misère et les réflexions rendent philosophe : pourquoi, songea-t-il, moi, chien, suis-je plus malheureux que beaucoup d'autres créatures de Dieu ? Voilà un oiseau qui regagne son nid, un lézard qui disparaît dans sa crevasse... Un vermineux se nourrit sans peine, itou les araignées et les fourmis. Bref, toute créature a son abri, trouve sa pâture quotidienne. Moi seul, misérable cabot, je suis dénué de tout. Haou ! haou !

— Qui gueule comme ça dans la forêt ? demanda compère Loup qui traînait une faim de trois jours.

De sa vie de chien Rabtchik n'avait

l'échine, jappa, minaуда, au point que le loup en fut écorché :

— Ramasse vite ta charogne, et va-t-en à tous les diables !

Plus mort que vif, Rabtchik ne se le laissa pas dire deux fois. Il déguerpi à toute allure, sans oser se retourner, dans la direction de son village...

**A** l'accueil qui lui fut fait, Rabtchik crut pouvoir remarquer qu'on regrettrait son absence.

Machinalement, il revint dans la fameuse cour où il avait connu tous les malheurs. Mais, devenu un peu moins fataliste — tant il est vrai que les voyages forment la jeunesse — notre cabot courut au marché. Rayon de la boucherie...

— Sois le bienvenu parmi nous ! D'où es-tu ?

C'est par ces mots qu'on reçut Rabtchik dans le monde canin.

— Mais je suis du pays ! retourna énergiquement le maigriot. Voyons, un concitoyen... vous ne me remettez pas ? Rabtchik !

— Hum, hum !... Rabtchik, pas tout à fait inconnu...

— Mais, collègue, quelle est donc la marque que tu portes sur le dos ? demanda Zusec, un caniche maigre et astucieux.

— C'est pour ne le point perdre... que son maître l'a marqué, déclara Rudec, un barbet roussou, ou peut-être est-ce simplement un grain de beauté...

— Vous grognez tous inutilement, trancha Jouc, un noiraud privé de sa queue. Laissons la parole à Rabtchik, il nous l'apprendra mieux que personne...

Alors l'affamé s'allongea pour raconter son histoire, et n'en oublia pas un détail... Autour du conteur, ses collègues étaient couchés, l'oreille tendue. Seul le spirituel Rudec coupait parfois le récit pour glisser un « bon mot ». Mais, furieux, Jouc lui demandait de se taire. Le calme rétabli, le chœur cynique aboyait : « Continue, continue, mon vieux, il est si agréable d'écouter des histoires après dîner... »

Quand Rabtchik eut fini, Zusec causait affaires avec Syro et Rudec faisait des propositions à Jouc qui ronflait comme un cheval.

À l'aube le crève-la-faim était aux aguets, ne quittant pas d'une semelle le boucher. Il regardait dépecer, hacher, désosser les quartiers de viande. De ses bons yeux il caressait la graisse et le sang, la salive au museau. De temps en temps, le boucher lançait des bouts fort comestibles, mais la compagnie bondissait si prestement pour les happer qu'il ne restait rien pour ce pauvre Rabtchik.

Un petit éléphant observait, mine de rien, le boucher. Celui-ci ayant dû s'absenter un instant, le cabot sauta sur l'étable et goulûment dévora tout ce qui lui venait sous les crocs.

Ses collègues l'en blâmèrent : sa conduite jetait le discrédit sur toute la corporation.

— Trop cynique ! crachèrent les uns. — C'est à vous dégoûter d'être chiens ! pestèrent les autres.

**C**EPENDANT, au milieu de toute cette animation Rabtchik ne voyait pas d'issue à sa longue misère. Il fallait agir ! Suprême résolution : tous les camarades s'écreintèrent pour attraper un os, eh bien, lui aussi s'écreintèrent !

Mais à peine s'était-il risqué au centre de la mêlée qu'il se sentit mordu de tous les côtés, livré à la vindicte publique. Quelle ardeur à lui régler son compte !

Rabtchik laissa sur le terrain son bout de queue et réfugié dans un coin, se mit à pousser des hurlements douloureux et lugubres.

— Tu miaules maintenant ? lui demanda Jouc en se pourléchant le museau.

— Comment ne pas pleurer ? geignait Rabtchik. Je suis le plus malheureux des chiens : j'étais assez candide pour croire qu'on pouvait trouver entre camarades sa pâture quotidienne. J'ai faim !

— Je sais ce que c'est ! Je me mets volontiers dans ta peau... écorchée, mais, hélas, je ne puis rien pour toi. C'est la lutte pour la vie ! Chez nous, chacun a son boucher...

— Ah ! ragea Rabtchik, puisque c'est ainsi, je vais me cuirasser de courage ! Oust, chez les bouchers ! Moi aussi, je saurai gagner leur cœur !

— D'accord ! dit Jouc, pourvu que tu ne te risques pas chez mon boucher ! Gare à toi, si jamais tu approches de mon boucher ! Je te coupe ton restant de queue ! Compris ?

Rabtchik quitta sa stérile retraite et partit, rêveur, faire risette aux marchands de viande.

Pour son coup d'essai, il sautilla, lécha les genoux des bouchers et remua facétieusement l'idée de queue qu'il possédait encore. Un grand diable de boucher s'amusa à lui lancer une hachette. Rabtchik, heureusement, savait sauter, et réussit à esquiver le coup.

— Tiens, tu ne danses pas trop mal, railla Rudec, même beaucoup mieux que compère Zusec. Viens donc là, Zusec tu verras comment on danse...

Et Zusec de sauter sur Rabtchik. Mais Rabtchik était à bout de patience, il enfonça ses crocs dans la chair molle du caniche, le piétina, le terrassa et le mordit cruellement au ventre. Il se vengeait sur lui de tous ses malheurs passés et présents. Après quoi, il s'en fut à toutes jambes.

Il courut jusqu'à un champ, où il se coucha en travers du sentier. La gueule entre les pattes, de honte, pour ne point voir le soleil éblouissant. Désormais l'acharnement des moustiques lui importait peu : Qu'ils grouillent, qu'ils me dissèquent la peau ! Eux du moins, qu'ils se régalaient.

Et il songea : c'est vraiment la fin du monde, qu'un chien ne puisse vivre honnêtement parmi ses congénères.